



Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action
<http://labo.recherche-action.fr>

Maison des Sciences de l'Homme
Paris Nord

<http://www.mshparisnord.fr/>

Pratiques des espaces et innovation sociale

La démarche de laboratoire social

LES SITUATIONS D'ATELIER : UN ÉCOSYSTÈME ?

LES PRATIQUES CRÉATIVES DE L'ESPACE PUBLIC

VERS UNE TRANSFORMATION SOCIALE, ESPACES D'AUTOFORMATION PAR LA RECHERCHE-ACTION

L'ESPACE HYBRIDE DE L'ÉCHOMUSÉE GOUTTE D'OR, UN AUTRE RAPPORT AU TERRITOIRE



Séminaire LISRA-MSH PARIS NORD
21 mai 2010

Programme inter-régional de recherche-
action (<http://espaces-innovation.recherche-action.fr>) dans le cadre de l'appel à
projets « Penser la ville contemporaine ».

SOMMAIRE

<i>Avant-propos</i>	3
<i>Introduction : le principe de laboratoire social</i>	4
<i>Écosystème de la situation ateliers</i>	7
Mots clefs	7
Constat et intuition(s).....	7
De processus de travail vers un idéal type.....	8
Une première expérimentation, « La Java des bombes atomiques ».....	9
Quelques observations.....	10
Conclusion : travail collectif régional	11
Discussion.....	11
<i>Pratiques créatives des espaces</i>	17
Mots clefs	17
Avant-propos : Qu'est-ce qu'une pratique créative de l'espace ?.....	18
Entre pratique réfléchie et réflexion pratique	19
Transformation sociale et pratique des espaces.....	20
Discussion.....	23
<i>Vers une transformation sociale, espaces d'autoformation par la recherche-action</i>	29
Notions clefs.....	29
Introduction.....	29
Impulsion.....	30
Le programme des Ateliers Publics Populaires	34
Innovation sociale.....	37
Discussion.....	41
<i>L'espace hybride de l'Echomusée Goutte d'or, un autre rapport au territoire</i>	45
Mots clés	45
Musicien, opérateur culturel et citoyen, une triple insatisfaction	45
L'Echomusée.....	46
Des « ateliers populaires d'initiative culturelle ».....	47
Avancée de l'expérimentation.....	48
Discussions	49

AVANT-PROPOS

Le séminaire du 21 mai est le premier d'un cycle sur 2010-2011. En tant que séance introductive, il présentera le dispositif de recherche-action et portera sur l'approche en laboratoire social. Au fur et à mesure du développement des expérimentations les séminaires de travail proposeront et affineront des problématiques transversales autour des différentes pratiques des espaces (publics, interstitiels, hybrides, intermédiaires, etc.) et les modalités d'une transformation sociale à travers un processus d'innovation (développement territorial et culturel, économie sociale et solidaire, entrepreneuriat social, architecture fluide et organisation en réseau, culture libre open source, etc.).

Les séminaires prennent la forme d'atelier public de recherche-action. Dans une logique interdisciplinaire ils se construisent à partir d'une rencontre entre le milieu de l'expérimentation sociale et le milieu universitaire sous la forme d'un échange entre des "exposants" et des "discutants".

Les exposants sont des acteurs-chercheurs parlant à partir d'un travail réflexif de l'avancée de leurs expérimentations. Il s'agit, par ordre d'intervention d'Antoine Quenet-Renaud sur « Les situations d'atelier : un écosystème ? », Naim Bornai sur les « Pratiques créatives de l'espace public », de Nicolas Guerrier sur « Vers une transformation sociale, espaces d'autoformation par la recherche-action » et Jérémie Cordonnier sur « L'espace hybride de l'Echomusée Goutte d'or, un autre rapport au territoire ».

Les discutants, sont des personnes apportant leurs compétences à partir de leur champ socioprofessionnel, celui des sciences sociales ou d'autres champs en rapport avec les problématiques. Il s'agit pour ce séminaire de Georges Goyet, chercheur associé à l'Institut National du Développement Local, association plateforme de projets/initiatives « Cré Agir » et de Christian Maurel, sociologue, ancien Professeur associé à l'Université de Provence (Aix-Marseille 1), cofondateur du collectif national « Éducation Populaire et Transformation sociale ».

Nous tenterons de répondre à trois objectifs : servir de référentiel comme dispositif de recherche-action appropriable par tous, accompagner les porteurs d'expérimentations dans leur outillage méthodologique et théorique, produire des connaissances sur la problématique « pratiques des espaces et innovation sociale ».

INTRODUCTION : LE PRINCIPE DE LABORATOIRE SOCIAL

Hugues Bazin, chercheur en sciences sociales, Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action - bazin@recherche-action.fr – <http://blog.recherche-action.fr/hugues-bazin>

Mon parcours de travailleur indépendant m'a amené à rencontrer dans différentes régions des acteurs en recherche questionnant leur condition et misant sur la créativité pour imaginer un autre « vivre ensemble ». De ces histoires de rencontres sont nés successivement le réseau « espaces populaires de création culturelle » puis le Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action.

Dire de la recherche qu'elle est une aventure humaine qui se construit en marchant n'a jamais été aussi vrai pour nous. Nous nous sommes aperçus que ces croisements, cette mise en mouvement, cette autre façon de « faire collectif » n'étaient possibles sans une certaine qualité de l'espace inséparable d'une réappropriation du temps, particulièrement celui du temps de la connaissance.

Lorsque nous constatons que les personnes nous disent qu'elles n'ont « pas le temps de réfléchir sur leurs actions » tout en se plaignant d'être dans un système qui les aliène, nous cherchons concrètement à résoudre cette contradiction en provoquant les espaces de rencontre possibles où ce questionnement raisonne (vibre et s'argumente). Pour vérifier le principe selon lequel le temps, c'est de l'espace, nous posons l'hypothèse que si les acteurs ont un si grand besoin de créer de nouveaux espaces ou investir autrement les espaces existants, cela provient d'un mouvement profond de réappropriation d'une capacité d'agir et de penser.

Intuitivement, nous avons commencé à mettre en œuvre cette pensée et pratique des espaces en expérimentant dans plusieurs régions des journées « interstice » tout en mutualisant les parcours d'expériences sous la forme d'ateliers de recherche-action. Ces interstices peuvent s'insinuer dans des zones urbaines denses, comme des zones rurales, dans des lieux institutionnels comme des lieux informels, voir improbables, partout où des acteurs s'impliquent (partage de parcours d'expérience, performance, déambulation, etc.). Dit autrement, une pensée et une pratique de l'espace bouleversent l'agencement centre-périphérie, instituant-institué, questionne ainsi les modes de production de connaissance sur la ville, sur la formation des acteurs sociaux, sur la psychosociologie des groupes

au sein ou en dehors des institutions....

Cette démarche qui pourrait être qualifiée de « situationnelle » prend soin de contourner le champ marécageux décrit par la sociologie de l'intervention. Une partie de la recherche-action ne s'est-elle d'ailleurs pas noyée dans ce champ au point de disparaître sous une simple méthodologie ? Quoi qu'il en soit, la « recherche-action situationnelle » telle qu'elle va être décrite ici remet en cause la notion d' « intervention » qui construit « son terrain », spécialise l'intervenant et sectorise la science (sociologie urbaine, de la culture, de l'éducation, etc.). Nous ne partons donc pas d'une approche de la ville, des territoires ou encore du développement social comme l'ont déjà balisé les grilles sociologiques.

À l'image de cet atelier public que nous proposons au sein de la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord, ce sont des espaces qui « poussent du milieu » à partir de situations d'implication d'acteurs-chercheurs. L'acteur-chercheur se définit ainsi par l'espace qu'il crée, non par une posture catégorielle orientant son discours et ses actes. Nous évoquons aussi la notion de « recherche-action intégrale » pour qualifier ce mode d'implication.

Le principe de laboratoire social s'est échafaudé sur cette base et c'est logiquement par lui que nous commençons ce cycle de rencontre ; une manière d'introduire notre fil conducteur « les pratiques de l'espace » dans leurs dimensions scientifiques et humaines.

Effectivement, « Laboratoire » renvoie à la dimension scientifique et « sociale » à la dimension humaine. Cependant, de cette combinaison naît autre chose. Comme les atomes H₂O se combinent en eau, le labo social est une nouvelle entité. C'est cet « espace hybride » que nous allons essayer de décrire en posant l'hypothèse

que cette forme originale est propice à l'innovation. Cette « pensée de l'espace » n'est-elle pas une manière de réintroduire l'acteur au centre dans sa capacité d'expertise et de transformation ?

La recherche-action puise dans les différentes sciences ce dont elle a besoin, elle est naturellement interdisciplinaire et sans doute pour cela ignorée par les transmissions verticales disciplinaires des connaissances. Elle prendra autant à la science académique dite « positiviste » qu'à la science pragmatique dite « appliquée » ou encore à la science empirique dite « ethnographique ». D'interminables débats épistémologiques sur les critères de scientificité opposent ces approches entre par exemple considérer les faits sociaux comme des objets que l'on étudie de manière distanciée ou au contraire plonger dans les situations humaines pour les observer et en dégager les modes de structuration interne.

Pour la recherche-action, il ne s'agit pas de confondre les approches ou de s'opposer à elles, mais bien de les combiner. Autrement dit, le laboratoire social n'est pas l'addition de la science et du social, il introduit de l'humain dans la science et de la recherche dans le social.

Le laboratoire fait clairement référence dans sa forme initiale à la science expérimentale. Il s'agit de déterminer et modifier les facteurs d'une situation sous contrôle afin d'en prédire les évolutions. Cette prédictibilité constitue la garantie de la scientificité de la démarche. Cependant, nous pouvons imaginer une scientificité qui ne soit pas liée à une mise à distance mais au contraire à un mode d'implication. Nous passons alors de la situation humaine comme objet de recherche, à la recherche en situation portée par des sujets. C'est le cas du laboratoire social pour qui l'expérimentation peut se comprendre comme un corpus de méthodes mises en place par des acteurs pour répondre à des situations complexes dans lesquelles ils sont impliqués ; ceci afin d'enrichir des compétences, tirer des enseignements, se forger un nouvel outillage méthodologique comme par exemple des outils d'évaluation des processus en cours.

De l'autre côté, les sciences appliquées orientent la recherche vers une utilité directe à relativement court terme. Une illustration est la méthodologie de projets ou la mutualisation de ressources qui veulent contribuer à rendre les acteurs plus « efficaces » dans la résolution des

questions sociales. Le laboratoire social connaît une portée stratégique qui ne se limite pas à cette dimension instrumentale. Mais s'il injecte de la science au cœur de la réalité, ce n'est pas simplement pour résoudre des problèmes. Renvoyer continuellement l'humain à ses « problèmes » finit par considérer l'humain lui-même comme un problème en essentialisant les traits socioculturels (jeunes, immigrés, habitants de quartiers populaires et autres lectures ethnocentristes des rapports sociaux). Le laboratoire social se garde de l'injonction de l'expérimentation comme simplification et parcellisation des questions sociales dont se nourrissent certaines expertises. Elle aborde au contraire la complexité comme caractéristique fondamentale de l'humanité.

De ce point de vue, la recherche-action est plus une science « impliquée » qu'une science « appliquée » parce qu'elle mobilise toutes les couches de l'expérience humaine. L'expérience réflexive commence déjà par se prendre soi-même comme matériaux de recherche. C'est le cas des récits de vie et de la démarche autobiographique qui décrivent et analyse le parcours d'expérience. Il ne s'agit pas simplement d'une réflexion sur l'action ou d'une pensée stratégique de l'action, il s'agit de comprendre ce qui se passe dans cet aller-retour entre l'action et la réflexion, c'est-à-dire ce qui se transforme sur un plan individuel et social, quelles connaissances universellement transposables nous pouvons extraire de ce processus. L'action n'est plus alors considérée comme mécanisme linéaire qui relit un objectif à une obligation de résultat (conception classique du projet), mais place la compréhension des processus qui sous-tend l'action au centre comme enjeu de connaissance sur soi et la réalité contemporaine.

Cette « liberté de penser et agir autrement » est une autre façon de définir le laboratoire social. À cet espace hybride correspondent des acteurs hybrides, les « acteurs-chercheurs » et réciproquement. C'est le cas par exemple lorsque les parcours d'expérience se croisent en atelier de recherche-action et que nous passons de la posture d'acteurs-chercheurs à celle du « chercheur collectif ». Ici, La recherche-action met à disposition et facilite l'appropriation d'outils en sciences humaines et sociales pour systématiser ce travail réflexif en situation. Ces outils peuvent également se combiner avec d'autres comme la démarche d'enquête sociale, l'ethnographie, la monographie, etc.

Nous pouvons maintenant préciser notre axiome selon la formule suivante : Laboratoire social

- = Espace (étendues comme perception du mouvement et de l'expérience sensible entre les formes reconnaissables et instituées)
- + Situation (jeu d'interactions et d'inter-influences dont le sens est partagé par un groupe d'acteurs dans un moment et un contexte donnés)
- + Réflexivité (auto formation-recherche-action par la compréhension de ce qui se transforme dans les processus personnels, sociaux et institutionnels)

Le laboratoire social décrit cette révolution sociocognitive où notre manière de percevoir est inséparable du développement de la connaissance. Nous revenons au fil conducteur de ce cycle de rencontre, comprendre le mouvement social et l'innovation sociale à travers une pratique et une pensée de l'espace.

Les quatre espaces qui vont être exposés et discutés dans cet atelier public sont symptomatiques de ces formes hybrides structurantes et institutives. Ils constituent des laboratoires sociaux autant par la qualité relationnelle de ses acteurs que leur démarche expérimentale en situation.

Le caractère innovant s'inscrit dans cette démarche même, par le décalage des perspectives qu'il provoque : aborder les ateliers comme écosystème, l'espace public comme déambulation, la formation comme espace autonome d'accompagnement à l'autoformation, un lieu culturel comme un espace hybride...

Le propos du Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action (LISRA) est finalement de favoriser ce travail comparatif entre les espaces, la mise en synergie des compétences et des expériences, la légitimité des démarches en recherche-action.

ÉCOSYSTÈME DE LA SITUATION ATELIERS

ANTOINE QUENET-RENAUD – antoine@recherche-action.fr



Je me définis comme un bricoleur car j'ai toujours allié une activité musicale et des projets culturels. J'estime en effet que pour avoir de la matière à transformer, il faut être en mouvement. C'est ainsi que je me suis intéressé à la dimension de l'atelier, sur ma place d'intervenant et ma discipline qui était la Musique Assistée par Ordinateur, la musique électronique et un peu sur la contre-basse avec comme production la création de disques. J'ai fait cela pendant huit ans à côté de mon activité de scène musicale avec des groupes. Nous avons mis en place beaucoup d'ateliers sur le territoire régional des Pays de la Loire et au fur et à mesure du temps, plus j'intervenais, plus je coordonnais, plus je me posais la question du sens dans le décalage entre des discours et la transformation réelle, entre ma pratique d'intervenant et les conséquences sur le terrain. J'ai alors commencé à intégrer le processus de recherche-action et à réfléchir sur l'atelier comme situation collective.

MOTS CLEFS

Ecosystème : Système qui entretient des échanges, des liens entre par exemple sensibilisation, transmission, création, diffusion, transfert de compétences... et que c'est justement ainsi que la situation tire sa pertinence. Ecosystème indique, selon moi, la nécessité de sortir de la sectorisation du travail.

Effet de bord : C'est un système interne et autonome mais qui entretient une relation réciproque d'influences avec son environnement.

Espace intermédiaire : Espace qui « pousse du milieu » et aborde la situation Atelier en partant de l'angle « situation humaine », ne sectorise pas par exemple entre situation « Artistique » ou situation « sociale »...

CONSTAT ET INTUITION(S)

CONSTATS

Depuis presque une dizaine d'années maintenant, je porte plusieurs casquettes car c'est de ce bois, que je dois être fait : musicien au sein de formations, intervenant d'ateliers artistiques, intervenant artistique sur des formations diverses et acteur culturel en tout genre. C'est dans les croisements et les liens que je trouve les actes, l'esthétique et le travail pertinents. Me demandez pas pourquoi. J'ai aussi participé à de nombreux séminaires, débats, rencontres, tables rondes, interventions... sur les questions culturelles. Plus j'ai avancé dans ce monde, plus

une intuition me soufflait : ça ne sonne pas juste du tout. Tant ce qu'on en dit, que ce qu'on y fait.

Pour des raisons de clarté, la suite de mon propos se concentrera sur la situation d'atelier artistique mais il me semble évident que beaucoup de liens peuvent se faire avec d'autres domaines et projets du monde culturel.

Le point de départ de mes doutes est venu d'observations récurrentes : un décalage effrayant, entre les « intentions, discours » affectés à un projet d'atelier et la transformation effective, le travail qu'il engendre. De même pour la manière de le penser, de le produire, et son impact réel assez obscur : l'incapacité d'évaluer ce qui se

passé à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de cette situation, les processus qui la traversent et ce qu'elle transforme.

À cela on ajoute, la vitesse omniprésente, le « Je n'ai pas le temps » symptomatique du porteur de projet culturel, la sectorisation des activités, le rapport à l'économie...

Au final, nos territoires sont criblés d'interventions, ateliers « artistiques » ou « socioculturels » (la différence étant plus souvent liée à une histoire de ligne budgétaire) sans pour autant qu'il soit facile de dire ce s'y produit, s'y transforme, ni que la pertinence soit toujours au rendez-vous.

Même si je reste convaincu que l'atelier est, potentiellement, une configuration de travail des plus pertinentes, je crois que la manière dont nous la pensons, la configurons est à remettre en cause. Je crois qu'on peut sincèrement se demander ce que produisent, transforment réellement ces situations d'ateliers, les critères d'évaluations que nous leur appliquons ?

INTUITION(S)

Une première intuition concernait les configurations de travail traditionnelles (problématiques, publics, objectifs, évaluation) : la logique de projet. Elle ressemble à une belle vitrine, mais quand on passe la porte, l'arrière-cour est une toute autre affaire.

Par exemple, il s'agit souvent de répondre à une « commande », un « besoin ». C'est-à-dire qu'une structure (type maison de quartier, Foyer, écoles, hôpital, centres de soins, d'accueil...) ou une institution « identifie » des problèmes et fixe des objectifs, une manière d'y répondre. L'appel à des artistes se fait alors

sous leurs vertus de « postures décalées » ou de « capacités à créer » avec d'autres. Par exemple, intervenir auprès de jeunes en « difficulté d'insertion » pour les accompagner dans un travail créatif, les mettre en avant, en visibilité et ainsi les valoriser. On a aussi pour habitude d'affecter à ce type d'action des capacités à créer du lien social, du vivre ensemble, de la valorisation de participants, aider des « publics empêchés » à « s'exprimer » et toute une panoplie d'expression dans le genre qui sont du plus bel effet dans les bilans aux somptueuses mises en page où lors des conférences de presse où le buffet est souvent fort délicieux.

L'évaluation s'opère alors dans la mesure plus ou moins à la louche des objectifs fixés avant l'action. Nous sommes là dans une logique de « projets traditionnels ». Bien qu'il n'y ait pas « officiellement » d'obligation de résultats, on se fixe systématiquement une production finale (par exemple un CD) comme support de mise en visibilité du travail. On évalue souvent la quantité de participants inscrits, la « qualité » des textes, de la musique, les capacités « d'expression » et de création des jeunes. Si en plus, on a eu un bon nombre d'inscrits, un travail réalisé dans la bonne humeur : nous sommes (selon les objectifs fixés) fasse à une évaluation positive. On en reste souvent là, des contacts sont gardés avec les participants de manière plus anecdotiques qu'autres choses. De même, les liens entre les différents projets et les territoires sont quasi inexistantes. Ce sont des entités propres à un contexte et à un territoire qui n'interagissent pas, du moins de ce que j'ai observé.

DE PROCESSUS DE TRAVAIL VERS UN IDÉAL TYPE

Entre 2007 et 2009, un processus de travail s'est alors engagé : des premières problématiques, des entretiens d'acteurs (se définissant comme intervenants, coordinateurs, artistes, animateurs...) et différentes rencontres.

Début d'année 2010 est né un premier document de travail¹ : problématiques, premier idéal type (cette situation n'existe pas, on ne peut l'atteindre. En revanche

elle sert de repère, de mesures d'écarts et de se doter d'outils d'évaluation), méthodologie de travail autour de la situation d'Atelier.

Je vous invite à le consulter pour plus d'informations. Mais en voici quelques points.

PENSER EN TERMES D'ESPACES

Penser la situation d'atelier en « espaces » c'est partir de la situation non pas sous un aspect sectorisant (artistique, social, formation, transfert de compétences, animation...) mais partir de l'humain. L'atelier est avant tout une situation Humaine. On peut le voir comme un « espace

¹ Voir « L'Atelier un écosystème, note d'intention février 2010 »

intermédiaire », un espace qui « pousse du milieu », de la situation, qui ne cloisonne pas.

« On s'est rendu compte qu'au sein de l'atelier on pouvait apprendre à manier des outils numériques et une production artistique collective et individuelle. Les ateliers étaient un croisement des deux. » Entretien, Mars 2010.

« Soit t'es du domaine de la culture et tu réponds à des financements Culture machin du service culturel de la ville, soit tu relèves du service éducation populaire. Mais quand nous, on est dans les deux... » Entretien, Novembre 2009.

Aborder la situation d'atelier sous cet angle, me semble être pertinent à de nombreux égards, et entre autres, pour sortir de la verticalité de la notion d'intervention. Installer ainsi une situation horizontale (qui ne veut pas dire égalitaire) mais il n'y a pas quelqu'un qui en maîtrise le sens plus qu'un autre : cela favoriserait un travail, une situation à « résoudre » collectivement : circulation des

compétences des uns et des autres ?

« C'était dans ces rapports de transmission qu'une personne pouvait arriver, pouvait apprendre quelque chose et la fois suivante revenir transmettre. Je prends l'exemple d'un gars qui est venu, il ne connaissait pas trop (pur data) on lui a expliqué ce que c'était pur data, la notion de patch. Quelqu'un avait développé un patch du coup il l'a repris pour une de ses installations et la fois suivante il est venu et c'est lui qui a fait la présentation de pur data devant d'autres gens. » Entretien, mars 2010.

Un tel espace permettrait d'aborder les notions de publics et de participants non pas sous leurs capacités de consommations ou sous des caractéristiques comme « précarité » ou « empêchés » mais sous leurs capacités à être « Acteurs » ?

« Tu vois, tu fais du rap, tu fais du social parce qu'on voit d'abord l'entrée publique, à qui cela s'adresse... » Entretien novembre 2009.

UNE PREMIÈRE EXPÉRIMENTATION, « LA JAVA DES BOMBES ATOMIQUES »

Au printemps 2010 s'est constituée une première expérimentation dont le but est de confronter quelques points de notre idéal type à la réalité. Mesurer les écarts et produire de la connaissance sur le processus à l'œuvre.

Ainsi, dans cette première expérimentation, l'idée est d'ouvrir un espace (croisant création, transmission, et diffusion), fixer un cap (point d'entrée et point de sortie), poser un ensemble d'outils sur la table : qu'est-ce qui va se produire ? Comment les compétences vont-elles circuler ? Quel type de coopération va s'installer... ?

COMMANDE DE DÉPART / ATELIER-FORMATION AUPRÈS D'ÉTUDIANTS

La commande de départ est organisée autour d'un ensemble de connaissances nécessaires à transférer aux futurs Educateurs spécialisés. La thématique étant la MAO (Musique Assistée par Ordinateur), l'organisme de formation fixe comme objectif de former les étudiants aux techniques de bases nécessaires à cette discipline. Le but étant qu'ils puissent utiliser cet outil pédagogique dans leur future pratique professionnelle. L'évaluation est réalisée sur leur maîtrise de l'outil, et la capacité de les transférer en situation auprès d'un public.

PARAMÈTRES MODIFIÉS

Ouvrir un espace croisant dimensions esthétiques

(Création), transfert de compétences, savoirs, techniques... (Transmission) horizontal et mettre ce travail en visibilité pour l'extérieur (Diffusion).

HYPOTHÈSES

Sortir logique de projet permettrait de mieux saisir les processus et la transformation à l'œuvre dans la situation ateliers en ne basant pas son évaluation sur des objectifs fixés à l'avance mais sur ce qui s'est transformé.

Sortir de la division du travail de la Culture : un espace intermédiaire mêlant un ensemble de dimensions serait plus pertinent en termes de transformation individuelle et collective.

Sortir logique Publics / Consommateurs : dans une telle configuration, peu ou pas d'acquisitions peuvent se faire si une posture de consommation est adoptée.

SITUATION EXPÉRIMENTALE

Point d'entrée : dans 12 heures, vous allez concourir à un Battle (jury composé d'autres étudiants) où vous présenterez (par équipe) un spectacle d'environ 5 minutes sur le thème : « La java des bombes atomiques ». Pour ce faire, je vais poser sur la table un ensemble d'outils (ceux que vous amèneriez comme guitares ou autres) et la MAO, micros, ordinateurs, logiciels... Vous constituez vos équipes et vous répartissez où vous voulez dans le

campus. Il y aura des prix. Pour finir, je participe avec vous et je m'implique dans les créations.

Déroulement : 3 équipes se constituent. Je m'implique dans les trois créations. Trois chansons avec une petite mise en scène se construisent. Les trois sous le même format voix et guitares acoustiques entre chansons, Slam, rap et théâtre. Je trouve deux des trois thèmes retenus. Les groupes se dispersent aux 4 coins de l'école. On trouve même le temps d'enregistrer les trois morceaux. Bien que l'ambiance soit détendue, je trouve une pression et une attention au travail de leur part assez palpable, dû à mon avis, à leur passage sur scène devant leurs camarades. Malgré la « non organisation rigoureuse du

travail », la « production » est de loin la plus grosse à laquelle j'ai assisté au vu du temps imparti : en deux jours, soit 12h de travail, 3 chansons (textes, structure et musiques), 3 enregistrements en pistes séparées, 3 formes live d'environ 5 minutes chacune.

Point de sortie effectif : 3 équipes se sont affrontées dans le Battle au travers de trois morceaux entre Slam, guitares et théâtre devant une cinquantaine d'autres étudiants (dont 3 d'entre eux ont composé le jury). Les trois morceaux ont aussi été enregistrés en multipistes. Au final, tout le monde est reparti avec des disques et livres de mon label ainsi que leurs enregistrements respectifs.

QUELQUES OBSERVATIONS

CIRCULATION DES COMPÉTENCES (INTERNE)

On peut transmettre verticalement des compétences. On peut aussi résoudre ensemble une situation. Pour cela, il a fallu faire appel aux compétences des uns ou des autres. Ce qui tombait assez bien, car le groupe était très hétérogène : entre musiciens, musiciens que j'avais déjà eus en formation, mélomanes sans pratiques ni velléités en ce sens, et ceux pour qui l'activité musicale ne parlait pas trop. Quoi qu'il en soit, nous avons tous « posé » nos compétences, nos envies, motivations, outils... (Quels qu'ils soient) sur la table.

Il est clair que j'ai « transféré » nettement moins de connaissances musicales que lors de sessions précédentes. Mais je crois qu'on a tous appris à vivre et résoudre une situation collective : les compétences ont circulé : moi – étudiants / étudiants – étudiants / étudiants – moi. Plusieurs étudiants m'ont parlé à la fin de « richesse » sans pouvoir pour autant préciser plus en détail. Je crois que c'est peut-être aussi parce qu'ils ont « expérimenté » et n'ont pas simplement stocké des connaissances : le principe d'aller chercher des connaissances / compétences quand on en a besoin, se fabriquer ses propres outils pour travailler en situation. Je crois que se joue là quelque chose d'important quant à la notion « d'acteur ».

ACTEURS / CONSOMMATEURS (INTERNE)

Je trouve que les notions de « participants », « publics » (voir même étudiants) font surtout référence à leurs capacités à consommer un projet d'atelier, de festival, de

formation...

L'ouverture d'un tel espace me semble pouvoir changer un peu la donne : s'ils ne font rien, il ne se passera rien. Lors de cette expérience, il me semble que les étudiants ont bien pris conscience qu'il ne se passera rien s'ils ne prennent pas les choses en main. Je ne ferai pas à leur place. De même, il leur est assez difficile de rester « consommateur » au sein de leur groupe : il n'avancera pas. Il y a quelque chose qui se joue là entre l'individu et le collectif. Il me semble que même ceux peu intéressés par la musique (inscrits pour des histoires de groupes pleins) n'ont eu d'autres choix que d'être actifs et au final. Ils se sont plus. J'ai deux retours dans ce sens.

MISE EN VISIBILITÉ DU TRAVAIL (EXTERNE)

Le contenu des modules proposés aux étudiants face auxquels ils doivent s'inscrire sont quelques lignes sur du papier. Là, même si sur ce principe chaque module peut changer, cela me semble plus « parlant » pour les inscriptions ultérieures des autres étudiants. Ceux qui vont venir auront vu le Battle et discuté avec ceux qui l'ont fait. De même, à la fin, j'ai assisté à quelques discussions entre étudiants présentant un décalage surprenant entre la situation initiale « espace, cap et outils » et l'impression de « richesse du parcours » et au final une production très conséquente.

CONCLUSION : TRAVAIL COLLECTIF RÉGIONAL

Bien que cette première expérience me semble assez pertinente et riche, elle me paraît surtout montrer l'importance de poursuivre ce type d'expérimentations en région. Je crois que parler « d'innovation » ou de « transformation sociale » c'est dans un premier temps « transformer » et « configurer » nombre de nos « projets » en expérimentations. Parce que concrètement en lien avec une transformation individuelle, collective et la possibilité de mettre ces processus en visibilité, sur la place publique en quelque sorte. Il me semble que si

j'avais à définir un « idéal type » de modes d'actions, il serait de maintenir une dynamique permanente d'ouverture d'espaces d'expérimentations collectives. Je pense que le plus important enseignement de cette expérimentation est la nécessité d'impulser en région une dynamique collective, condition « sine qua none » pour pouvoir développer des expérimentations collectives et enclencher un travail de « transformation » et / ou « innovation » pertinent au travers de la situation d'atelier et l'espace qu'elle offre.

DISCUSSION

Participant : La commande de départ c'était de leur apprendre à se servir des logiciels ?

Antoine Quenet-Renaud : Dans l'expérimentation concrète la commande de départ c'est de transférer des compétences de composition via logiciel et l'outil numérique, à des étudiants. Un module de 90 heures sur l'année. Une fois le transfert de compétences et techniques effectué, on bascule sur un autre logiciel qui est basé sur le même fonctionnement mais plus simple pour qu'ils puissent s'en servir comme outil pédagogique auprès de publics spécifiques, dans leur pratique professionnelle ultérieure.

Participant : En termes de didactique, tu as fait participer des éducateurs ? Outre le transfert des compétences qu'est-ce qu'ils ont retenu du jeu que tu leur as proposé ?

Antoine Quenet-Renaud : Les étudiants évaluent leur cours. Je reçois ce qu'ils en ont pensé, comment eux ils ont perçu ce qui s'est passé. D'une manière générale, ils étaient tous très surpris parce qu'ils ont l'habitude de contrôler leur formation. Dans ce cas précis ce n'était absolument pas possible. Je pense que c'est inconfortable comme situation, ils sont obligés d'y aller. Difficile de rester simple consommateur : ils étaient obligés de bosser avec le groupe sinon le Battle ne va pas marcher. J'ai en plus divisé l'espace de travail : il y a un lieu d'enregistrement, un lieu de diffusion, cinq salles, vous pouvez même aller dehors. Moi je tourne en permanence entre tout le monde et je m'implique dans la création. Je leur ai souvent (3 sur 4) trouvé les thèmes pour partir. Quand ils n'y arrivaient pas je leur ai écrit le début. Je leur trouvais un plan. Je me suis impliqué concrètement dans

le travail : comme le 5^{ème} homme de chaque groupe.

De ce qui se passe là-dedans, effectivement il y a moins de compétences qui circulent : je ne leur ai pas transféré tout le stock de d'habitude. Par contre là où je trouve que c'est intéressant c'est qu'ensemble on a résolu une situation. Je leur ai donné tout un tas d'outils pour résoudre une situation et on a cherché les mécanismes pour résoudre une situation. On cherche le processus pour résoudre une situation. C'est ça qui m'intéressait plus que de leur transférer un stock de compétences

Participant : C'était une production musicale ?

Antoine Quenet-Renaud : Je leur ai fixé un processus de Battle pour leur donner un point de sortie. Je leur ai dit, que ce soit seul ou en groupe, j'organise un jury d'étudiants et vous allez présenter un spectacle de cinq minutes. Un peu comme dans les Battle de danse. J'avais en plus réussi à négocier un budget pour que les étudiants récupèrent comme prix des livres et des disques de mon label.

Christian Maurel : La méthodologie et les concepts qui en permettent l'analyse et la conduite sont très intimement liés dans cette expérimentation. Quelques axes signifiants tant d'un point de vue théorique que pratique constituent le réel intérêt de ce que j'appelle un « revirement praxéologique » de la conduite d'atelier :

On sort là de la logique de projet pour expérimenter une autre logique de projet. Qu'est-ce qui est changé dans cette nouvelle logique de projet par rapport à la pratique habituelle d'atelier ? Le projet est ici au service d'un processus. En l'occurrence et pour éviter toute confusion, il vaudrait mieux parler d'exigence posée par l'intervenant

musicien (aboutissement à une création publique) à partir d'outils très concrets et matériels mis à disposition des participants (instruments de musiques, ordinateurs...). Il est à remarquer que les outils mis sur la table (situation initiale) sont pour certains (à la fois outils et personnes) des obstacles et sans doute pour d'autres déjà des outils. C'est ce qui crée, associé à l'exigence, la situation écosystémique, la dimension humaine coopérative et l'engagement immédiat dans le processus de création. Si les objets n'avaient été pris que comme des outils à savoir bien manipuler, on serait vraisemblablement retombé dans le processus habituel de l'atelier : apprentissage, apport de compétences, savoirs précédant les savoir faire, logiques de reproduction...).

Antoine Quenet-Renaud : Je suis complètement d'accord sur le fait que l'on est encore dans une logique de projet mais j'essaie d'en sortir et je ne sais pas comment. Je ne sais pas comment ne pas fixer une situation d'entrée et ne pas fixer une situation de sortie. Je ne veux pas guider tout le chemin et tout le processus. J'essayais juste de travailler sur une situation d'entrée, essayer d'ouvrir un espace en mettant des outils sur la table, un point de sortie (sans quoi cela me semble compliqué) et qu'est-ce qui se produit et comment l'évaluons-nous ?

Christian Maurel : L'espace intermédiaire qui pousse du milieu ? Quel est-t-il et comment pousse-t-il ? D'une manière générale, et pour toutes les expériences, ce concept est à retravailler et, comme dirait Kant, d'abord à construire a priori pour pouvoir prendre forme dans une expérience sensible. Ici, en l'occurrence, cet espace, s'il existe réellement, entre quoi et quoi est-il l'intermédiaire ? Il ne suffit pas de dire qu'il pousse du milieu pour affirmer qu'il est intermédiaire. Un espace poussant fortement du milieu pourrait tout à fait être entièrement replié sur lui-même et n'avoir aucune fonction d'intermédiaire (par exemple le repli communautariste). Ici, on peut faire l'hypothèse que cet espace émergent ne sectorise pas (ou moins que l'atelier traditionnel) l'individu dans une posture d'apprentissage unilatérale (maître-disciple dans un face à face) mais qu'il fait jouer la multi latéralité et la coopération, qu'il est nourri par son extériorité (apport d'outils par les participants qui viennent l'alimenter puis mise en visibilité critique auprès des autres étudiants) et qu'ainsi il fait lien autrement entre les individus et avec leur environnement, vient percuter les « constellations sociales en place »

(Michel de Certeau), créer des espaces nouveaux. Pour le coup, creuser empiriquement cette question par la recherche-action (retour réflexif) devrait permettre d'identifier et de mesurer les « effets de bordure » de l'action, et cela en comparaison avec les pratiques plus conventionnelles d'ateliers.

Antoine Quenet-Renaud : Quand je dis pousser du milieu c'est regrouper dans une même unité d'espace - temps : un transfert de compétences (moi qui leur transfère, eux qui me le transfèrent, eux entre eux...), un travail de création esthétique, un travail d'acquisition d'outils techniques... Je veux savoir ce que produit une telle configuration de travail. Et en même temps, je pense que sans point de sortie ils vont être trop perdus.

Hugues Bazin : On part d'une situation qui est très banale et classique, la situation d'atelier. Il y a des milliers d'ateliers socioculturels qui se déroulent en France. On interroge le mot atelier, quel est le sens. Un atelier a nécessairement une entrée et une sortie, ce qui est intéressant c'est plutôt qu'est-ce qui se négocie dans cette entrée et dans cette sortie et l'idée de l'espace du milieu. C'est de dire on part de la construction de l'espace pour ensuite interroger l'entrée et la sortie. Or cela n'est jamais posé quand on parle d'atelier. On ne sait pas pourquoi il y a un atelier. Il y a sûrement une négociation quelque part mais ces conditions d'entrée sont rarement explicitées et pareil pour les conditions de sortie. On sait qu'il faut une production au final un peu comme justificatif parce qu'on a l'impression d'avoir fait quelque chose alors que peut-être il ne s'est rien passé dans l'atelier. Ou au contraire il n'y a aucune production matériellement visible alors qu'il y a eu une production interne très forte en termes de transformation et de travail sur les individus, ça non plus on ne sait pas l'évaluer.

Donc ce n'est pas la remise en cause de la logique de projet, parce que le projet n'est qu'un outil au service d'un processus, mais on part de la situation que l'on crée. On essaie de comprendre ce qui se passe dans cette situation, ce qui pousse à partir de ce milieu pour interroger les deux extrémités, l'entrée et la sortie. Qu'est-ce qu'il va se négocier là-dedans pour que les gens dans l'atelier puissent se réapproprier le sens de ce qui se passe.

Ce que je décris là, c'est la situation idéale à laquelle l'expérimentateur voudrait arriver. Évidemment, ça ne se passe jamais comme cela mais la proposition de l'expérimentation c'est essayer de définir l'idéal type. C'est-à-dire cette configuration que l'on essaie d'atteindre

et qui va servir de « maître étalon » par rapport à ce que l'on expérimente en situation. L'intérêt de la proposition d'Antoine, c'est de dire je pars d'une situation hyper classique, celle de l'atelier et on va décaler cette proposition pour essayer de comprendre ce qui se passe en se basant sur ce référentiel idéal type proposant l'atelier comme écosystème.

Cette façon de poser des repères permet d'acquérir des outils d'évaluation. La notion d'évaluation a été mise à toutes les sauces alors que d'un côté nous sommes baignés dans une culture politique de l'évaluation et de l'autre côté nous manquons d'outils d'évaluation, particulièrement lorsqu'il s'agit de comprendre la complexité de l'atelier. Nous y arriverons lorsque l'on pourra comparer la proposition d'Antoine avec d'autres situations expérimentales de même nature.

Georges Goyet : J'interprète la situation et le récit ici présentés comme résultant du choix de mettre en avant le faire pour que circule et s'acquiert de la connaissance. Je l'oppose à la situation habituelle du cours qui tente la mise en circulation de connaissances sans pratique ou dans des exercices d'« application ! » ultérieurs.

Je fais cette lecture du geste en le rapprochant de la démarche de « Trouver, créer », (Lyon, association de formation et éducation au choix, à l'orientation scolaire et au projet). Leurs actions créent des situations pédagogiques où ce qui est fondamentalement investi est l'expérientiel des personnes. Cet expérientiel est fondement de la personne, socle constitué par toutes ses expériences, connaissances, compétences. La situation et le geste pédagogiques tentent de s'appuyer, s'enraciner et se déployer sur ce socle.

Quand tu dis, « je mets un certain nombre de choses sur la table et je sollicite le faire », c'est toute la personne qui est sollicitée même si elle n'en est pas forcément consciente. Le geste radical qui se constitue par rapport au dispositif enseignant habituel est l'installation de la possibilité que ce soit le faire qui prime pour que circulent, se formalisent et se transmettent des connaissances, des compétences. Il y a une recherche d'une greffe vivante par opposition à une forme de placage sur, d'application à la personne.

Antoine Quenet-Renaud : Là c'est un cas particulier (formation universitaire) mais ce qui m'intéresse aussi dans la situation ateliers : on peut n'être pas plus dans une situation pédagogique que créative ou de transfert... Tout peut se mélanger. Et il me semble que c'est précisément

là que ça devient très intéressant comme situation humaine.

Georges Goyet : Antoine et Hugues ont fait le lien entre la situation pédagogique créée et la commande. L'examen de ce lien est primordial, surtout lorsqu'il s'agit d'opérations de recherche-action.

Tous les commanditaires ne passent pas des commandes de recherche-action ou si c'est le cas ils ont leur propre représentation de ce qu'est cette forme d'action. Entre l'institué d'où émane la commande et l'instituant potentiel de toute recherche-action se constitue un espace et un ÉCART entre l'attente du commanditaire et ce qui peut, va s'installer. Cet espace et cet écart méritent qu'ils soient parlés, négociés dans la construction de la commande et du contrat. Cela participe de la construction de l'acceptabilité de la possibilité de faire de la recherche-action parce que si le commanditaire est pris à contre-pied, il peut être séduit mais il se peut aussi qu'il réagisse très violemment. La question de la genèse de l'installation de la recherche-action est un problème stratégique – institutionnel, économique, pédagogique.

Antoine Quenet-Renaud : Je sais que dans certains lieux je ne peux pas les aborder de front comme ça. Dans cette école c'est la vitesse dans tous les sens, tout va très vite, rien n'est évalué vraiment. Donc je me suis dit s'il y a un espace que je peux pirater c'est celui-là. Personne n'évaluera ce qui s'est passé sauf les étudiants mais j'avais négocié avec eux.

Georges Goyet : Les rapports au commanditaire et à sa commande peuvent être envisagés selon au moins deux approches de la réponse à la commande.

Classiquement le commanditaire estime avoir un problème et cherche à le résoudre. La plupart du temps il cherche d'abord l'accès à une solution et fait les démarches nécessaires pour cela. L'implicite de cette façon de faire est que le commanditaire est convaincu, sûr d'avoir bien posé le problème et qu'il existe quelque part un stock de solutions dont l'une serait adéquate. Nous sommes en présence d'une conduite de résolution de problèmes par les solutions.

La deuxième approche met en doute l'implicite de la pose correcte du problème. Elle propose la déconstruction et re-co-construction du problème par le commanditaire et un autre acteur externe – le futur commandité et/ou une assistance à la maîtrise d'ouvrage lors de la construction du cahier des charges. Nous sommes alors

en présence d'une conduite de résolution de problèmes par les problèmes.

Antoine Quenet-Renaud : C'est ce que l'on a appelé la négociation de la demande, comment on rentre dans cette situation initiale? Le contexte dans lequel je travaillais, on était une structure associative. Il fallait qu'on produise du projet pour s'en sortir financièrement donc pas le temps de tout négocier. S'il avait fallu négocier sur chaque situation sur tous les ateliers qui arrivaient, on produisait dix fois moins d'heures d'atelier et de financier. Cela ayant pour effet moins de postes, emplois, d'artistes embauchés...

Georges Goyet : Je sais bien que les associations sont dans ces situations. Entre la conviction de la nécessité de changer la construction et réalisation de la commande de recherche-action et les conditions économiques et opératoires des associations il n'y a - de prime abord - que des obstacles, des freins.

Aussi dans la construction et conduite de nos projets associatifs nous devons envisager tactiquement et STRATEGIQUEMENT l'installation progressive de la possibilité de négocier la construction de la commande ou de s'inscrire dans une approche de « résolution de problèmes par les problèmes ».

Cela suppose une attention, une action à moyen, long terme faite de ruses, alliances, coopérations dans nos environnements ainsi qu'une mise en forme et socialisation de nos argumentaires qui mettent en vue la pertinence et l'efficacité de nos démarches.

Cela relève d'une sorte de conduite de changement qui autorise progressivement à pousser la porte de l'institué pour faire autrement en préservant la viabilité économique de l'association.

Christian Maurel : Dans cette expérience, on s'évertue à sortir de la verticalité de l'intervention pour développer une situation plus horizontale. De la transcendance vers l'immanence en quelque sorte, ce qui ne veut pas dire relations égalitaires. En effet quelqu'un en maintien plus le sens que les autres. Il s'agit de l'animateur – musicien (je n'ai pas trouvé meilleur terme) qui favorise un travail, une situation à résoudre collectivement. En posant un objectif et en engageant un processus nouveau, il permet que cela pousse du milieu. S'il ne forme pas, il permet cependant qu'on aille chercher les compétences quand on en a besoin, qu'on se fabrique ses propres outils pour travailler en situation, que les participants deviennent auteurs-acteurs du processus et du résultat découlant de

l'exigence. Il y a quelque chose de l'éducation populaire dans tout ça. Auteur, est à prendre au sens de s'autoriser à faire ce qui paraissait la veille même impossible, comme chanter, écrire, danser, s'exprimer face à d'autres... C'est pour cela (comme je l'ai montré dans d'autres expériences réalisées ailleurs) que la « mise en visibilité finale » est si importante, quelle donne sens et légitimité à la « richesse du parcours ». S'il y a un effet de bordure à ne pas manquer, c'est bien celui-là qui, espérons-le, pourra se répercuter sur les publics des futurs éducateurs. S'autoriser, c'est en effet s'émanciper et rentrer dans un processus de transformation de soi et des rapports sociaux.

Le maintien d'une dynamique permanente d'expérimentations collectives est essentiel. Cette expérience a peu d'intérêt si elle reste isolée ou même si elle est recopiée. Il faut craindre de faire école dans un domaine ou rien n'est transposable, clé en main, surtout si l'on veut que cela pousse du milieu. Par contre, il y a du transférable par le développement d'expériences nouvelles instruites des précédentes, par la confrontation praxéologique des acteurs-chercheurs (préférable, peut-être à chercheur-acteur) et par la construction de savoirs processuels et procéduraux d'action suscitant de nouvelles expérimentations. C'est le rôle des forums et des séminaires.

Sur ton expérience d'atelier que j'ai trouvé intéressante et qui soulève plein de questions intéressantes, les outils que tu leur mets sur la table et en donnant un objectif à très court terme, finalement c'est pour eux dans un premier temps quelque chose perçu comme des obstacles et non pas comme des outils et je trouve que c'est une très bonne chose que ce soit des obstacles à surmonter. Si on avait voulu en faire des outils, on serait rentré dans une logique d'apprentissage et à ce moment-là cela aurait pu devenir des outils, ça aurait pu sécuriser les gens et rentrer dans une logique d'atelier que tu refuses.

Antoine Quenet-Renaud : Il y a des outils qu'ils vont maîtriser parce que c'est eux qui les apportent. Il y a des outils qu'ils ne maîtrisent pas et il est clair qu'ils vont d'abord s'appuyer sur les outils qu'ils maîtrisent.

Christian Maurel : L'idée que l'on va rentrer dans une démarche dans laquelle un certain nombre de choses sont à la fois des outils et pour certains des obstacles me paraît être intéressante, c'est ça qui va permettre de la création sinon il n'y aurait pas de création, il n'y aurait que de l'apprentissage de musique et de la construction de

connaissance et créer une situation particulière d'atelier, de nécessité de coopération entre les gens, tout cela on ne l'a peut-être pas bien analysé, d'aide ou pas. Ça marche ce problème-là et ça aboutit à un résultat en termes de création parce que tu poses une exigence.

J'ai envie d'enlever les gros mots que j'ai dits tout à l'heure, le terme de projet, je préfère dans ce cas-là, de poser une exigence de ta part plutôt qu'un projet. Je n'ai pas encore bien dans ma tête la clarté intellectuelle pour dire la différence que je fais entre le projet et l'exigence mais là je vois plutôt ta posture de dire il faut que dans deux jours on ait monté en cinq minutes, plutôt comme une posture d'exigence qu'une posture de projet.

Je dis quand même que c'est possible parce que je pense avoir compris que le public avec lequel tu travailles c'est un public contraint, ils sont dans le cadre d'une école d'éducateurs et je me pose la question de savoir comment ça peut se passer pour des publics non contraints, c'est-à-dire je mets cela dans une structure socioculturelle de quartier où on va me laisser le même type de démarche avec on met les outils sur la table, mais vous avez la liberté d'entrer et de sortir parce que si ça ne vous plaît pas vous pouvez dire je ne participe pas. Est-ce que ça aurait marché ?

Antoine Quenet-Renaud : Sur la notion de public contraint ou pas, même quand on est dans une maison de quartier, le public est toujours contraint d'y être ou pas, il faut qu'ils soient occupés le samedi après-midi et il faut qu'ils aillent faire une activité.

Participant : Ce n'est pas du tout mon monde l'animation socioculturelle et le développement social. J'ai une double casquette d'administratif et d' élu. Tout cela me parle mais je voulais savoir à quel point la conscientisation de l'autonomisation que vous espérez avoir à travers un atelier qui est différent des autres. Habituellement, la commande c'était un transfert de compétences ça veut dire qu'il y avait une autonomisation individuelle, jusqu'à quel point le fait d'avoir une autonomisation mais qui est collective parce qu'il y a une aide qui se met en place entre les différents étudiants, jusqu'à quel point ça s'était conscient, jusqu'à quel point c'était voulu ?

Globalement si vous aviez fait le transfert de compétences comme c'était habituellement prévu où tout le monde aurait été un peu plus compétent qu'il y était dans l'utilisation des logiciels mais peut-être un peu moins compétent sur l'idée de créer un écosystème et l'idée de

pouvoir mettre en place une chose qui est un travail collectif plutôt qu'un travail purement individuel, ça vous l'aviez réfléchi jusque-là ?

Antoine Quenet-Renaud : Il me semble que ce dont tu parles est la notion entre consommation (public) et acteur ? Est-ce que je vais prendre les participants sur leur capacité à consommer des compétences ou sur leurs capacités à résoudre une situation collective ? Si on parle d'autonomisation j'ai l'impression que les rendre acteurs ça va forcément plus les autonomiser que s'ils consommaient simplement. Ce n'est pas parce que je vais leur transférer des compétences, qu'ils vont pouvoir s'en resservir derrière. Vont vraiment les réutiliser ? Est-ce qu'ils vont avoir l'espace pour les utiliser ? C'est compliqué. La démarche de chercher des compétences (être plus acteur) : j'ai l'impression que ça va plutôt déboucher vers des choses positives.

Participant : La question c'est de savoir s'ils sont acteurs individuels en pratiquant quelque chose qui est assez inhabituel ils vont développer les capacités ou le réflexe peut-être de mettre en place un écosystème avec tous ceux qui sont autour d'eux ou alors c'est vraiment l'idée de mettre les gens dans l'optique de développer un écosystème beaucoup moins à acquérir une compétence collective. Moi je le vois avec ma casquette d' élu, quand on met en place une animation de quartier, est-ce qu'on le met en place pour que les gens s'autonomisent ou est-ce que l'on met en place quelque chose qui va après s'essaimer parce que les gens ayant différentes compétences, de groupe en groupe ils vont pouvoir essaimer ces compétences avec l'idée qu'il faut travailler collectivement pour pouvoir faire des projets globaux ?

Antoine Quenet-Renaud : Je ne sais pas trop. Plus pragmatiquement c'est de partir de la situation, je ne sais pas ce qui va se produire. Par contre le fait de bosser ainsi, laisse le choix de bosser seul, de bosser en collectif. Comment ça va se passer l'articulation de l'individuel au collectif ? Je n'en sais rien mais de toute façon ce n'est qu'une expérimentation, le but c'est d'en faire une autre en modifiant d'autres paramètres et que ça continue.

Hugues Bain : Il y a un élément que l'on peut aborder. On parle d'effet de bordure c'est comment ces espaces-là vont influencer leurs contextes ? On n'en est pas encore là parce qu'il faut une mise en correspondance de ces espaces-là et voir comment ça fonctionne sur un territoire mais ça va être intéressant je pense.

Georges Goyet : C'est le grand écart renouvelé entre le

discours, le projet des commanditaires et les résultats de leur mise à l'épreuve du réel qui a déclenché l'expérience. Schématiquement les commanditaires se trouvent dans la situation classique d'installer des SITUATIONS de « double bind », d'INJONCTIONS PARADOXALES. Dans le même énoncé sont formulées deux logiques contradictoires du type : « Sois libre ! » ou encore ici « Sois autonome ! Sois toi-même ! ». À partir de là se constitue l'OSCILLATION entre le « fermé » et l'« ouvert », entre le maîtrisé dans du préfiguré des commanditaires et une « échappée libre » proposée des participants, « échappée libre » visée mais dont le devenir est par essence non préfigurable. Il y a à la fois une ouverture sur un RISQUE de DÉBORDEMENT et souci d'ASSURANCE de prévenir le débordement.

Toujours schématiquement, si c'est la maîtrise, le préfiguré qui cadrent, encadrent le déploiement du vivant de la situation cela se fait au détriment de l'autonomisation, de l'invention de soi originale du participant. C'est dans ce contexte-là que se constituent la commande ET L'ÉVALUATION qui va ensuite reconditionner la future commande, etc.

La démarche qui privilégie un « faire ensemble » pour des apports de connaissances au fil des réalisations ouvre un peu d'espace dans le cercle, enfermement paradoxal esquissé ci-dessus. Elle autorise quelque peu des chemins de traverse originaux par opposition à l'autoroute bétonnée du genre « cours et exercice pratique ». Et si l'évaluation des commanditaires est de ce dernier genre, c'est-à-dire « scolaire » même s'ils s'en défendent, il y a forcément un décalage dans les appréciations car elles sont constituées selon des « points de vue » radicalement différents.

Pour tenter de desserrer cette étreinte paradoxale il est souhaitable d'introduire avant l'évaluation une phase de CAPITALISATION. Cette phase va modifier les conditions de réalisation de l'évaluation et autorisera des argumentaires qui rejailliront sur la construction de commandes futures.

Ainsi petit à petit on peut espérer installer des TRACES qui prouvent que la démarche par le faire et la sollicitation de l'expérientiel des acteurs a un type d'efficacité qui sur le plan de ce qu'il en est du lien social, de la capacité d'autonomie, de la capacité d'intelligence personnelle et collective, etc., va beaucoup plus loin que la démarche « encadrée scolaire », le « formatage ».

Antoine Quenet-Renaud : Qu'est-ce que tu entends par capitalisation ?

Georges Goyet : En fin d'une action, chacun est sollicité par les questions du genre « Qu'est-ce qui s'est passé ? pour moi, par moi, dans le collectif, par le collectif ? Quelle était la situation au départ et qu'en est-il maintenant ?

Toi-même tu l'as fait pour toi !

Tu as commencé à dire et à écrire, à formaliser ce qu'il en a été d'une forme antérieure de tes interventions, de sa déconstruction par l'expérience. des leçons que tu en tires et ainsi de suite.

Donc dans tes interventions – et lors de la passation de la commande – il serait bon de pouvoir négocier du TEMPS pour inclure cette phase de travail de capitalisation individuelle et collective.

Ainsi ceux qui auront participé se trouveront être aussi dans cette situation novatrice de dire « ...il ne nous a pas fait un cours ex cathedra,...Il nous a mis au boulot, on y est allé ! Comment ça s'est passé ? Qu'est-ce que j'ai fait, appris, échangé... Quelles relations se sont nouées ? Quelles idées nouvelles ont surgi ..etc. ».

Au passage un petit outil d'interrogation pour la captalisation « En quoi j'ai été AGENT, ACTEUR, AUTEUR ? (distinctions proposées par Ardoïno).

Ce temps et ces opérations ouvrent un espace déterminant dans les processus de changement, celui de la RÉFLEXION sur l'AGIR. Banalité mais RARETÉ de sa réalisation à la fois individuelle et collective. Nous sommes dans une société qui se construit des vitesses, des urgences qui tendent à faire disparaître le temps de la réflexion. Mode d'aliénation comme un autre !!

PRATIQUES CRÉATIVES DES ESPACES

Naïm BORNAZ – l1consolable@hotmail.com – <http://blog.recherche-action.fr/l1consolable>



Je suis musicien et auteur-compositeur de rap depuis une dizaine d'années. Par ailleurs je pratique une forme de déambulation dans la ville qui s'appelle le parkour ou l'art du déplacement qui consiste à utiliser le mobilier urbain et faire de la ville une sorte de terrain de jeux avec pour seul outil le corps. Je mène une réflexion par rapport et à cause de ces pratiques du rap et du parkour notamment autour de la notion d'espace public et du rapport que l'on y entretient et la capacité ou non de certaines pratiques ou situations à changer ce rapport. Je réfléchis également autour de la notion de travail et à son lien avec la consommation puisque je suis « déserteur volontaire » du marché du travail depuis plus de quatre ans, je n'exerce volontairement plus d'activités salariées et j'ai décidé de me mettre au RSA pour pouvoir consacrer mon temps à ces pratiques et à la réflexion que l'on mène autour de ça.

MOTS CLEFS

1. *Espace*: étendue. Contrairement au *lieu*, qui est un point figé dans la géométrie spatiale, un endroit désigné, indiqué, limité, circonscrit, l'espace, lui, est mobile, friable, modifiable, habitable, déplaçable. On peut le faire surgir, l'investir, le ré-agencer, le changer. Bref, l'espace est étendue, et l'étendue est mouvement. Et c'est en comprenant cela qu'on en comprend la dimension politique. Finalement, un lieu est un lieu, il est ce qu'il est ; mais l'espace, lui, est *ce qu'on en fait*. Et c'est cela qui en fait l'intérêt. Car si l'espace est mouvement, on peut non seulement y bouger, mais aussi *le bouger, le faire bouger*. L'espace est en quelque sorte ouvert à toute proposition. Encore faut-il proposer quelque chose.

2. *Espace public*: ensemble des espaces de passage et de rassemblement qui sont à l'usage de tous, l'espace public a pour vocation « d'être le forum où s'expose un problème qui interroge la collectivité ». C'est un espace d'expression et d'échanges entre les individus, espace dans lequel la public-ité (au sens étymologique du terme (*état de ce qui est rendu public*)) venait originellement créer l'espace de l'agir politique.

3. *Parkour (ou art du déplacement)*: pratique consistant, en théorie, à se déplacer d'un point A à un point B, et ce en recherchant avant tout l'efficacité dans le franchissement des obstacles. Cette efficacité combine la rapidité, l'économie d'énergie et la prudence. Le parkour,

pratique artistique et athlétique en même temps que moyen de locomotion, consiste à transformer les structures du décor du milieu urbain ou naturel en obstacles à franchir, avec pour seul outil le corps humain. Le traceur (pratiquant du parkour) tente d'inventer des chemins, en passant par des endroits par lesquels personne ne passe habituellement. Il détermine les obstacles à franchir par des mouvements qui se veulent utiles, efficaces, rapides et simples. Il recherche avant tout la fluidité dans le déplacement et dans la combinaison de ces mouvements, ainsi qu'une adéquation du corps avec l'espace dans lequel il évolue, la justesse dans les mouvements qu'il effectue, et la pertinence du mode de déplacement adopté par rapport à une configuration donnée.

4. *Déambulation*: action d'aller au hasard, de se promener sans but précis, selon sa fantaisie. Le parkour, par exemple, dans bien des cas, est une pratique déambulatoire, sans but ni raison.

5. *pratique*: façon d'agir ; méthode, procédé, moyen, manière de faire certaines choses.

6. *Situation*: ensemble de circonstances. *Situation* est ici employé au sens situationniste du terme, c'est-à-dire au sens où Guy Debord, fondateur de l'Internationale Situationniste, l'entendait, notamment dans son "Rapport

sur la construction de situations". "Notre idée centrale est celle de la construction de situations, c'est-à-dire la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie, et leur transformation en une qualité passionnelle supérieure. Nous devons mettre au point une intervention ordonnée sur les facteurs complexes de deux grandes

composantes en perpétuelle interaction : le décor matériel de la vie ; les comportements qu'il entraîne et qui le bouleversent." "Nous devons tenter de construire des situations, c'est-à-dire des ambiances collectives, un ensemble d'impressions déterminant la qualité d'un moment." (Guy Debord).

AVANT-PROPOS : QU'EST-CE QU'UNE PRATIQUE CRÉATIVE DE L'ESPACE ?

Il y a plusieurs types d'espaces. Finis, indéfinis, ouverts, fermés, grands, petits. Bref, l'espace est en quelque sorte la dénomination donnée à une espèce d'objets davantage qu'à un objet particulier. Pour que l'on puisse parler d'objet particulier, il faut savoir à quel type d'espace on a à faire. Or, en partant de soi, nous pourrions dire qu'il y a deux types d'espaces : les espaces à l'usage de l'homme, et ceux qui lui sont étrangers.

Quel que soit le type d'espace que l'homme traverse, à partir du moment où il en fait usage, l'homme qualifie l'espace : espace commercial, espace public, espace santé, espace culturel, etc. Il le nomme. Mais il ne se contente pas de lui donner un nom, il lui attribue alors une finalité, il détermine ce à quoi l'espace en question va servir. Et, en fonction de cette finalité, il en codifie l'utilisation, et soumet l'espace à un certain nombre de lois, destinées à en régler et en faciliter l'usage.

Ainsi, les usagers de l'espace se conformeront-ils à ce code, et tâcheront-ils d'en faire usage selon les lois édictées. Traverser sur un passage piéton par exemple, plutôt qu'en diagonale au milieu d'un carrefour. Et, de ce point de vue, il est difficile d'en remettre en cause la pertinence.

Toutefois, ces lois ne régissent-elles pas l'ensemble des paramètres inhérents à l'espace de façon exhaustive, peut-être simplement parce qu'elles sont dans l'incapacité de tout prévoir. Rien ne dit par exemple qu'il ne faut pas se rouler par terre sur le trottoir, ou encore prendre les escalators à quatre pattes en équilibre sur la rampe, ou se déplacer en faisant des bonds. En théorie, on en a donc le droit. On peut le faire. Mais en pratique, cela peut être fort différent. Non seulement la police (qui sert au maintien de l'ordre public) peut se poser des questions, donc vous poser des questions, voire vous embarquer selon les cas. Car l'ordre public est une chose pour le moins trouble, et il est difficile de dire lorsqu'il est en danger. Mais, surtout, les usagers de l'espace, les passants, les commerçants, les gens habitant à proximité,

vont vous demander des comptes. Pas systématiquement, mais cela arrive. Plus souvent qu'on ne le croit. Et d'ailleurs, si vous ne me croyez pas, je vous invite à essayer.

Alors, pourquoi vous demandent-ils des comptes, alors qu'ils ne sont pas en charge du maintien de l'ordre public ? Eh bien, ils le font probablement parce que la façon dont vous agissez alors n'est pas conforme aux habitudes qui régissent l'espace dans lequel vous évoluez, aux usages en vigueur. C'est-à-dire que vous n'agissez pas de façon contraire à la loi, puisqu'il n'y a rien d'écrit qui incrimine ce type de conduites ; en revanche, vous agissez de façon contraire à l'usage. Vous faites un usage inhabituel de l'espace que vous partagez avec d'autres. En d'autres mots, vous bousculez les habitudes. Il n'y a rien d'écrit à ce sujet dans le Code Pénal, mais en fait, c'est ce qu'il y a de pire. L'habitude est le produit de l'uniformité des comportements adoptés dans un espace donné d'une part, et de leur inscription dans le temps d'autre part.

Une citation qui l'illustre parfaitement, tirée d'une comédie grand public que vous connaissez sûrement :

*"Cléopâtre : Amonbofis, il faut changer l'eau des crocodiles, c'est une infection !
Amonbofis : Bah pourtant j'ai installé le système d'évacuation des eaux usées comme on fait tout le temps !
Cléopâtre : C'est bien ça le problème avec vous Amonbofis, vous faites toujours comme on fait tout le temps !
Amonbofis : Bah, on a tout le temps fait comme ça..."*

Bousculer les habitudes, c'est la condition même de toute créativité. Or, quel que soit l'espace dont on bouscule les habitudes, les *us et coutumes* comme on a coutume – justement - de dire, les usagers de l'espace réagissent, et dans une part non négligeable, défendent l'espace qui est leur part de conformisme, c'est-à-dire par une conformité sans limites aux usages en vigueur. Aux usages qui sont là "depuis toujours". Enfin, *toujours*, c'est un peu beaucoup, mais disons depuis *longtemps*.

Avoir une pratique créative d'un espace, c'est donc en

avoir une pratique telle qu'elle en malmène de fait les habitudes, des habitudes tant ancrées dans les comportements des usagers, qu'elles se substituent aux

différents codes qui y sont en vigueur (Code de la route, Code Pénal, Code civil, etc.) pour, à leur tour, en régler l'usage.

ENTRE PRATIQUE RÉFLÉCHIE ET RÉFLEXION PRATIQUE

Je pratique le parkour depuis maintenant bientôt 6 ans. Ce n'est pas par désir de transformation sociale que j'ai commencé à pratiquer, mais par coup de foudre. J'eus la révélation après avoir visionné deux vidéos récupérées par un ami sur Internet. La fluidité, la créativité, l'efficacité, et la beauté esthétique de ce que j'avais vu m'avaient définitivement et instantanément convaincu : j'allais faire du parkour. Et si, en pratiquant, j'ai rapidement eu conscience de la transformation du regard que je portais sur l'espace – sur l'espace urbain notamment- que le parkour opérait en moi, j'ai, en revanche mis beaucoup plus de temps à en ressentir, à travers la transformation du regard que les autres portaient sur moi, la dimension politique ainsi que le pouvoir subversif.

J'ai mis longtemps à mettre en corrélation les réactions des passants auxquelles je faisais face quotidiennement dans l'espace public, et la signification que cela pouvait avoir à partir du moment où il était évident que le parkour en était la source directe. Toujours est-il qu'au bout de quelques années, petit à petit, c'est venu. J'ai alors commencé à sérieusement me questionner sur les raisons d'une telle agressivité (chasse perpétuelle aux pratiquants, insultes, menaces, menaces de mort parfois, recours quasi-systématique aux forces de l'ordre...) ainsi que sur le fait que les gens se trouvent aussitôt dans le registre de la violence, sans possibilité d'échange ou de discussion "normale".

J'ai fini par écrire un article, intitulé "Parkour : l'art de subvertir le rapport à l'espace public", que j'ai ensuite mis en ligne, et fait circuler pour alimenter ma réflexion. Les réactions ne se firent pas trop attendre, et comme, à ce moment-là, j'avais rencontré Hugues BAZIN et "sa" recherche-action, et m'étais engagé dans le réseau "Espaces Populaires de Création Culturelle", j'ai pris plusieurs fois la parole en public à ce sujet, lors de journées Interstices (dispositifs expérimentaux initiés par ce même réseau) notamment.

Les débats qui en ont émergé m'ont encore alimenté dans mon questionnement, de sorte que j'ai par la suite décidé de faire un film documentaire qui questionnerait le concept d'espace public au regard de cette pratique

particulière qu'est le parkour, film qui est actuellement en cours de tournage.

Le processus réflexif que le film a mis en route m'a poussé à généraliser le propos en parlant notamment de "pratiques créatives des espaces". Force est de constater qu'investir l'espace public par sa pratique d'une part, en être systématiquement chassé d'autre part, les danseurs hip-hop, les skateurs, les riders de BMX, tous connaissent. Mais qu'est-ce qui, parmi ces différentes pratiques des espaces, les rend toutes suspectes aux gens traversant ces mêmes espaces ?

Finalement, il se peut bien que, comme je le disais dans mon avant-propos, ce soit le fait même d'avoir une pratique créative des espaces normés qui pose problème, où bousculer les habitudes spatiales, c'est quelque part, semble-t-il, mettre en danger l'ordre public. Si plus rien ne va de soi, alors plus rien ne va.

Or, ces pratiques, pour certaines d'entre elles en tous cas (je pense notamment au parkour) trouvent leurs fondements mêmes bâtis sur l'idée du détournement de l'usage des choses. Faire de la métropole un terrain de jeu, faire de ses murs des obstacles à franchir, de ses barrières des surfaces d'atterrissage. C'est là le sens même de cette pratique : se déplacer "avec tout ce qui n'est pas prévu pour à la base", selon les mots de David Belle, fondateur du parkour, lequel parkour ne peut par définition donc pas se pratiquer dans l'enceinte d'un gymnase, ce serait un non-sens par rapport à l'essence même de cette pratique. Mais il ne peut pas non plus être confiné à un "parkour-park", comme les skateurs tendent à le devenir aux nombreux skate-parks qui inondent les villes un peu partout. Puisque le détournement est l'objectif, à partir du moment où l'on dispose d'un terrain et d'un matériel dédiés, la pratique se meurt, elle n'a plus de sens.

Mais est-ce parce qu'une pratique est haïe qu'elle est subversive ? Le simple fait de faire un usage inhabituel du mobilier urbain et de la ville suffit-il à faire surgir un questionnement, voire à opérer un renversement dans le rapport qu'ont les gens à cet espace ? Rien de moins sûr. Peut-être cela ne suscite-t-il que la haine, sans possibilité d'un échange et d'un enrichissement mutuel entre

pratiquants et passants.

Le problème de la prise de conscience qui accompagne celui qui a une pratique créative des espaces, c'est qu'arrivé à un moment il ne sait plus si c'est la pratique qu'il a de l'espace qui, en elle-même est subversive, ou si c'est la vivacité des réactions auxquelles il fait face qui le conduit à penser qu'elle l'est.

Se pose alors la question de savoir si, au fond, il s'agit d'une forme d'intervention dans l'espace public (laquelle implique une intentionnalité politique), ou d'une pratique déambulatoire dans l'espace (laquelle implique au contraire la gratuité de l'acte, l'inutilité revendiquée, l'absence d'intentionnalité). Je me trouve aujourd'hui pris de manière contradictoire entre ces deux postures, précisément à cause du processus réflexif que ma pratique de l'espace a fait naître en moi. Je ne sais plus bien si faire du parkour suffit à interroger le rapport qu'on a à l'espace public, si le simple fait de pratiquer n'est pas simplement voué, selon les personnes rencontrées, à la consécration, ou à la condamnation, à l'approbation ou à la désapprobation, à l'acceptation ou au refus. Sans chercher plus loin. C'est cela, ce doute, ce

questionnement auquel je n'ai pour l'instant pas trouvé de réponse, qui m'a amené à planifier de nouvelles expérimentations faisant usage de ces pratiques créatives des espaces, mais ne consistant pas dans ces pratiques elles-mêmes. En d'autres termes, je cherche comment incorporer ces pratiques déambulatoires à la fabrication de situations subversives dans l'espace public, de situations de nature à interroger les gens sur le rapport qu'ils entretiennent à cet espace. Petit à petit, des idées me viennent. Ce qui ne m'empêche pas de continuer à pratiquer le parkour de façon strictement gratuite, sans chercher quoi que ce soit d'autre que l'authentique plaisir de déambuler, la recherche perpétuelle de la créativité, la sensation de fluidité, la jouissance de ce contact si particulier avec les murs et autres textures de l'architecture urbaine.

Bref, le parkour m'est un plaisir et un jeu, en même temps qu'un outil de subversion, un outil politique, et un objet de réflexion et d'étude.

Ce sont là simplement différentes façons d'appréhender une même pratique. Une pratique créative des espaces.

TRANSFORMATION SOCIALE ET PRATIQUE DES ESPACES

L'espace est une étendue. Finie ou indéfinie. Céleste ou terrestre. Pleine ou vide. En tous cas, l'espace n'est pas un lieu. Pas un point figé dans la géométrie spatiale, pas un endroit désigné, indiqué, limité, circonscrit, l'espace est partout. Il est mobile, friable, modifiable, habitable, déplaçable. On peut le faire surgir, l'investir, le ré-agencer, le changer. Bref, l'espace est étendue, et l'étendue est mouvement.

Et c'est en comprenant cela qu'on en comprend la dimension politique. Finalement, un lieu est un lieu, il est ce qu'il est ; mais l'espace, lui, est *ce qu'on en fait*. Et c'est cela qui en fait l'intérêt. Car si l'espace est mouvement, on peut non seulement y bouger, mais aussi *le bouger, le faire bouger*. L'espace est en quelque sorte ouvert à toute proposition. Encore faut-il proposer quelque chose.

C'est dans ce sens que va cette première proposition d'expérimentation.

Il s'agirait d'abord d'*occuper l'espace*. Car si l'espace est partout, il est donc toujours *là*. Et ça n'est pas parce qu'il est en conséquence sans cesse traversé, qu'il est pour autant occupé. La traversée n'indique qu'un mouvement spatial, géographique ; l'occupation implique une

dimension d'auto-saisissement, une prise de possession. Il ne s'agit pas de traverser l'espace, mais de l'habiter, de s'en saisir, de le remplir. L'origine étymologique d'« occuper » met d'ailleurs bien en évidence l'enjeu politique de l'occupation : *occupare* signifie en latin « prendre avant les autres ». En effet, puisque l'espace se trouve être ce qu'on en fait, on peut donc en faire tout et n'importe quoi. C'est pourquoi il est si important d'en faire quelque chose. D'y faire quelque chose. Quelque chose d'autre que le simple fait de le traverser. Car si *nous* n'en faisons rien, il y a cela dit toujours quelqu'un d'autre qui s'y emploiera. Et il suffit, pour privatiser un espace public et faire de l'espace commun un lieu réglementé strictement réservé à la publicité marchande, -il suffit pour cela dis-je- que les gens s'en fichent. Il suffit de ne pas s'en occuper - ou de ne pas l'occuper-. Il suffit que nous nous fichions de l'espace public pour qu'il cesse d'exister, car d'autres auront vite fait d'en faire autre chose, et vice-versa : si le public réinvestit en masse l'espace et l'occupe, il redevient public. C'est là tout le pouvoir de l'espace, et tout son problème aussi. Sa nature malléable rend sa fonction tributaire de ce qu'on *en* fait et de ce qu'on y fait. L'espace peut très bien voir sa fonction réduite à un lieu de

passage. Heureusement, les services de communication des entreprises le savent et il en est tout autrement.

Occuper l'espace est une chose, mais il faut également *savoir quoi y faire*. Car comme nous l'avons noté, on peut par définition tout (ou *presque* tout) y faire, et si occuper l'espace est le préliminaire inévitable à tout processus de transformation sociale, l'occupation seule demeure insuffisante à la transformation ; c'est la nature de ce qu'on y fait et la façon dont on le fait qui en sont les conditions.

En effet, l'occupation de l'espace peut vite tourner au spectacle, lequel n'a pour effet que de divertir les passants potentiels. De les divertir sans pour autant les faire réfléchir, de les étonner sans les questionner. Or à partir du moment où le but recherché n'est plus de divertir, mais de subvertir -car pour qu'il y ait transformation sociale, il faut bien qu'il y ait un renversement qui s'opère quelque part-, l'approche n'est plus spectaculaire mais situationnelle. Il s'agit, comme le préconisait Guy Debord, de construire des situations. Des situations à même de questionner les gens sur l'espace qu'ils traversent, sur le rapport qu'ils ont à cet espace, ainsi que sur leur mode d'exister. En somme, il faut poser le(s) problème(s) sur la place publique, il faut *poser problème*. Car tant qu'on ne dérange rien ni personne, alors il n'y a aucune raison que quelque chose change, chacun étant bien trop affairé à ses soucis propres. Une pratique créative de l'espace implique de l'aborder différemment. Il faut y faire autre chose que ce qu'on y fait d'habitude, et faire cette autre chose selon des usages nouveaux, afin -précisément- de rompre l'habitude, d'en défaire l'évidence, de la soumettre à examen, de la mettre à l'épreuve. La créativité doit se faire l'ennemi juré de l'habitude. Elle doit la traquer dans ses moindres recoins. C'est pourquoi il faut veiller à ne tomber sous le coup d'aucune catégorie préexistante. Il faut être en permanence en dehors de toute catégorie.

Les catégories sont les labels et appellations en tous genres qui régissent l'intervention dans l'espace. « Arts de rue », « manifestations », « cultures urbaines », « sports extrêmes », « happenings », « théâtre de rue ». Et la pire de toutes, « performance ». Celle-là peut englober à elle seule à peu près toute forme d'intervention dans l'espace public. C'est dans ce type de cases qu'il faut veiller à être impossible à ranger. À partir du moment où les gens nous identifient comme prenant part à tel ou tel type d'intervention, il n'y plus possibilité de soulever quelque

questionnement que ce soit en eux. Tout est joué. Ils savent à quoi ils ont à faire, c'est un « happening » ; ils en ont déjà vu à la télé, ce sont des protestataires qui protestent, mais des moins ennuyeux que ceux qui manifestent : ils savent se donner en spectacle ! Aussitôt que l'on vous circonscrit à une catégorie, il vous est impossible d'en sortir, et tout échange ultérieur est voué à se faire dans le cadre bien défini de cette catégorie. Autrement dit, la subversion n'est plus possible. L'aversion ou l'amusement des passants sont alors ce que vous pouvez espérer de mieux.

Pour qu'il y ait subversion, il faut *être insaisissable*, non pas incompréhensible, mais impossible à circonscire à une catégorie d'appréhension de la situation présente. Il faut que la situation puisse se comprendre d'elle-même, générer du sens à partir de ce qui se passe, et non de ce qui a été entendu ou vu préalablement. La manière d'intervenir dans l'espace doit absolument ne renvoyer à aucun code, à rien qui permette de la sectoriser, de l'« assimiler à ». Tous les éléments pour la comprendre sont à l'intérieur. Il n'y a pas de mode d'emploi. Il n'y a pas une, mais plusieurs façons de la com-prendre, de la *prendre avec soi*, littéralement. De se l'approprier.

Par ailleurs, il faut veiller, à chaque intervention de ce type, à n'être pas là où l'on nous attend, à surprendre, à ne pas se cantonner à un mode d'expression ou à une façon de faire. Que l'on nous traite d'artistes, et nous deviendrons terroristes. Aussitôt qu'une appellation se systématisait et se généralise parmi la foule, il y a danger. Il faut changer, bouger, susciter le doute, la surprise, voire l'incompréhension dans un premier temps, il faut anéantir les certitudes quant à la nature de l'intervention ainsi qu'à l'identité de l'intervenant. Garder une part de mystère.

Il semble également important d'*éviter tout didactisme*. À une démarche explicative ou pédagogique, nous préférons une démarche interrogative, qui suscite le questionnement plutôt que l'approbation ou la réprobation. Il n'y a pas une, mais une infinité d'approches de la situation en cours, une infinité de façons de la comprendre, une infinité d'interprétations possibles. Celui qui intervient veillera ainsi à ne pas, par la forme même qu'il donne à son intervention, empêcher cette diversité de s'exprimer. Faire croire aux gens qu'il n'y a qu'une seule façon de comprendre ce que l'on fait, ne nuit pas seulement à la qualité de l'échange lors de l'intervention, mais aussi au débat public qu'elle est susceptible de faire naître. C'est en compromettre la naissance même. La

radicalité ou la profondeur du renversement opéré ne sont pas mises en cause par l'absence de didactisme dans l'approche situationnelle. Au contraire. L'espace public étant ce qu'il est, à savoir un espace transitoire régi par une infinité de codes et d'usages préétablis, moins on est didactiques, plus on est subversifs.

C'est lors de la situation que le sens se construit, collectivement. Car pour qu'il y ait transformation sociale, il faut qu'il y ait construction de sens à partir de la situation, sans quoi nous faisons de l'animation. En ce sens, c'est au centre de la transformation qu'il faut que le public soit, et pas au centre de loisirs. Nous ne cherchons pas à amuser la galerie, mais à produire de la connaissance, en postulant que cette dernière peut émerger, qui plus est de manière bien plus riche, d'une situation sociale réelle, plutôt que d'un séminaire universitaire quelconque.

Sur la *nature* de l'intervention, je ne donnerai volontairement pas d'exemples trop précis. D'une part, afin de ne pas fausser la compréhension intuitive que chacun peut avoir de ce type de démarche, afin de ne pas impulser une direction plutôt qu'une autre. D'autre part - et les deux motifs se rejoignent-, parce qu'il y a une infinité de façons d'intervenir de manière créative dans l'espace public, ces dernières n'ayant de limites que l'imagination de leurs auteurs. On peut, par définition, *tout* faire ; encore faut-il savoir *comment*, et *pourquoi*. Car après tout, un type déguisé en téléphone portable qui distribue des tracts pour le compte de je ne sais quel opérateur de téléphonie mobile, lui aussi intervient dans l'espace public. Certains trouveront même à son intervention une dimension créative.

En fait, investir l'espace public est désormais une chose commune, un usage convenu, *une habitude*. Ceux-là même qui le privatisent n'ont que ça à la bouche : « investir l'espace public », « être au contact des gens ». On peut parfois même se demander s'il n'y a pas un peu de sincérité dans la démarche, si, au fond, l'intention de l'entreprise n'est pas louable. Mais alors la question se pose de savoir au nom de quoi, au juste, on veut *l'investir* ? De quelle façon et pour quelle(s) raison(s) veut-on *être au contact des gens* ?

Comme je le disais précédemment, investir l'espace public est sans doute une bonne idée...pour peu que l'on sache ce que l'on veut *y faire*. Et pour cela, nul doute qu'il faille se poser la question de savoir ce que l'on veut *en faire*. Les réponses à la première dépendent directement

de ce que l'on répondra à la seconde.

De fait, un certain nombre de *pratiques* déjà existantes semblent potentiellement capables de questionner le rapport à l'espace public en ce sens qu'elles en défient les codes, en changeant les usages, en bousculent les habitudes. Et dans la perspective d'interventions collectives dans l'espace public, il n'est pas exclu d'en faire usage et de les croiser. Danse, parkour, skate, bmx... L'ennui est que si ces diverses disciplines refusent l'usage habituel qui est fait de l'espace commun, elles en suggèrent de nouveaux, qui hélas ont vite fait, notamment après étiquetage médiatique, d'être identifiés en tant que tels et d'obéir à une certaine conformité. Le problème qui se pose alors est de préparer l'intervention de sorte à décaler à nouveau les usages, et être hors de portée de toute labellisation potentielle. Il ne s'agit pas d'exclure les pratiques elles-mêmes, qui, comme je le disais, sont à même d'opérer un renversement, mais bien d'en affiner les modalités d'intervention de façon à échapper à l'« art de rue » et aux « cultures urbaines ». Il faut pour cela déployer la pratique dans une situation à laquelle elle-même est étrangère, dans laquelle elle ne trouve pas ses propres aises, où elle n'a pas ses petites habitudes. C'est seulement alors que le pouvoir de subversion se fait sentir.

On n'a plus à faire à un rendez-vous de traceurs ou à une performance de danse, mais à une entière situation, dont l'étrangeté conduit au questionnement de ceux qui y sont confrontés, et où les pratiques déployées ne se donnent pas à voir en tant que telles mais comme éléments de la situation dans son ensemble.

On peut, par exemple, imaginer que le pratiquant évolue dans un espace, public *ou* privé à accès public (espace appartenant à quelqu'un mais auquel chacun peut accéder), qui d'une part n'est pas son terrain de prédilection, et d'autre part est un espace utilitaire dont la finalité est établie, et dont l'utilité est la plus éloignée possible de ce type de pratiques. Des traceurs envahissant une laverie libre-service, traversant un centre commercial ou une gare SNCF, déambulant dans un aéroport, une station-essence ou une grande surface. En effet, le décalage entre la finalité du lieu investi – finalité connue de tous-, et l'usage qui en est fait par certains dans cette situation est sujet à faire surgir un questionnement.

On peut par ailleurs imaginer que les intervenants ou pratiquants adoptent, dans le cadre de leur intervention ou de leur pratique, une attitude particulière, de nature à

interroger les gens. Le parkour, par exemple, puise de fait grand nombre de ses techniques de franchissement et de déplacement chez les singes, les félins et les lémuriers. Les traceurs, qui renvoient donc déjà, de par leur posture, leur gestuelle, et leur mode de déplacement, à l'animalité, pourraient très bien adopter volontairement une attitude pleinement animale : systématisme de la quadrupédie lors des déplacements (sauf lors des sauts) ; implication totale dans ce que l'on est train de faire (chasse impitoyable à la distance critique et au retour sur soi) ; communication par regards, par postures (suppression de la parole, quelle que soit la situation, vigiles coursant les pratiquants, questions, menaces). Il faut cependant veiller, dans ce cas précis, à ne pas tomber dans le registre parodique en singeant tout bonnement les bêtes. Car alors, c'est dans la catégorie « cirque » ou « numéro de clowns » que l'intervention sera rangée. Il faut pour cela être tout à ce que l'on fait, et éviter à tout prix toute distance critique. J'ajouterais que la gestuelle du traceur imite suffisamment celle du singe ou du félin pour ne pas qu'il y ait besoin, en plus, de faire des grimaces en se grattant sous les aisselles. Une chose me semble également importante : fusse-t-elle animale ou non, une fois adoptée, l'attitude choisie ne doit plus nous quitter, de l'entrée dans le lieu, jusqu'à sa sortie, sans quoi l'intervention passerait instantanément du statut de situation à celui de pitrerie.

Enfin, l'apparence étant le premier pan de connaissance que l'on donne de nous-mêmes, rien n'interdit de jouer sur la tenue. Sans donner dans le bal costumé, on peut très

bien porter des tenues emblématiques, qui accentuent l'effet de contraste (entre l'usage habituel fait de l'espace occupé et l'usage qu'on en fait alors) en nous assimilant à la foule sur un plan vestimentaire, ou, au contraire, en nous en distinguant d'une manière prononcée à même de générer du sens. On pourrait, par exemple, imaginer que les pratiquants déambulent à quatre pattes dans un centre commercial, en costard-cravate (assimilation à la foule), ou en bleu de travail (distinction prononcée, mettant en évidence le lien entre consommation et travail). De même, dans un aéroport, on pourrait opérer en tenue de stewards et d'hôtesse de l'air, ou au contraire tous en djellabas et avec de fausses barbes.

Bien évidemment, les trois techniques que je viens de mentionner, permettant un décalage de la pratique hors de sa situation habituelle, peuvent (et ont tout intérêt à) être associées. Plus le décalage est grand, plus il y a construction d'une véritable situation en tant que telle.

Le passant n'assiste plus à une accumulation de démonstrations de performances individuelles, mais à une situation expérimentale collective à laquelle il peut prendre part. Il faut à ce propos que la situation n'exclut pas le regardeur, mais qu'elle suggère au contraire qu'il en fait partie, le faisant ainsi passer du statut de spectateur à celui d'acteur, ce qui est également une condition à toute transformation sociale, laquelle n'aura jamais le visage d'une performance d'artistes ou d'initiés cabotinant devant une assistance de badauds béats. Aussi faut-il préalablement se mettre d'accord sur ce que l'on recherche : amuser la galerie, ou transformer la société.

DISCUSSION

Christian Maurel : L'intérêt de cette expérience qui a déjà, de la part de son auteur, donné lieu à des contributions conséquentes et riches réside, me semble-t-il, dans sa multi dimensionnalité.

Parkour est d'abord une performance sportive. Il faut être en forme, agile, réfléchir vite, être réactif à son corps, aux obstacles, aux contraintes et, je pense, aux aléas. Un faux pas peut avoir des conséquences graves. Par rapport aux pratiques habituelles du sport très codifiées et très encadrées, c'est déjà perturbant et je ne suis pas sûr que beaucoup de parents conseilleraient cette pratique à leurs enfants. Il y a peut-être quelque chose de l'escalade à ses débuts avec, au-delà du risque, une autre vision et relation à l'espace, dans un cas naturel, dans l'autre totalement

civilisationnel. Ce qui est d'abord en jeu, c'est l'intériorité du pratiquant, sa relation âme-corps (pour parler comme Descartes), la construction permanente d'une cohérence dans le mouvement entre l'intuition sensible et les contraintes empiriques qu'il s'agit de transformer en outils.

Parkour est aussi une performance esthétique. C'est une forme spécifique et nouvelle d'« artialisation » de l'espace au sens qu'Alain Roger donne à ce concept dans son Court traité du paysage. Il se joue là le double sens de l'esthétique : à la fois rendre beau ce qui précédemment l'était peu ou pas et rendre visible ce qui n'était regardé que comme fonctionnel. Mais ce processus d'artialisation a quelque chose de paradoxal. Il se présente à la fois in

situ (à la différence du tableau qui, en représentant, transforme le regard) et in visu au sens où la performance ne nous fera plus regarder les espaces et les objets de la même manière. C'est en fait une artialisation à la fois in situ et in visu sans trace matérielle et palpable, à la différence du tableau (in visu) et des jardins ou du maquillage (in situ). Il s'agirait, pour parler comme Yves Michaud, d'une esthétique à l'état gazeux, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas œuvre. Elle n'est pas figée, transportable, recopiable, reproductible mais toujours en situation et en mouvement. Pour le spectateur confronté à elle au hasard de la rencontre, elle est à la fois un fait et un moment fugitif. C'est pour cela qu'elle peut heurter, décontenancer, mettre en colère, susciter la violence comme tout ce qui à la fois s'impose et fuit. Pour parler comme Michel de Certeau, elle est quelque chose comme une « opération culturelle » qui vient perturber les « constellations sociales en place » en « inscrivant des créations dans les cohérences légales et contractuelles » qu'elle « zèbre de trajectoires non pas indéterminées, mais insoupçonnables ».

Ainsi, Parkour est un acte social et politique. Son état gazeux en fait un acte d'autant plus politique qu'il est impossible à contrôler ou à manipuler. Tout au plus, on pourrait l'interdire, s'y opposer juridiquement et physiquement, ce qui serait un autre acte politique. Pour autant, ouvre-t-il un nouvel « espace public » au sens où le définit Habermas : « la réunion en un public de personnes privées faisant une utilisation publique de leur raisonnement » ? La question a été abordée dans le séminaire et elle peut se poser ainsi : comment, à partir de l'acte, libérer de la parole qui vient travailler le conflit que l'acte a suscité ? Pour cela, il faudrait beaucoup de conditions : que l'acte soit véritablement public, qu'il ne soit pas présenté comme une simple expérience sportive ou esthétiquement gratuite, qu'il soit à la fois libre et protégé, que les gens veuillent bien se parler et que pour cela on trouve et mette en place les procédures qui les conduisent sur ce chemin qui est celui de parler d'eux et de leur relation à leur espace de vie... Mais créer toutes ces conditions n'est pas, d'une certaine manière, institutionnaliser et limiter l'effet perturbateur de Parkour ?

Naim Bornaz : Lorsque je parlais de "pratiques créatives de l'espace", je pensais également au skate, au BMX, etc. Ma rencontre avec la recherche-action, avec les acteurs-chercheurs qui faisaient partie du réseau EPCC (Espaces Populaires de Création Culturelle), ou qui, en cours de

route, l'ont intégré, m'a amené à confronter mon expérience avec d'autres, puis à observer les similitudes dans les situations que l'on rencontrait respectivement, dans l'approche ludique de la ville, dans le détournement de l'usage de ses structures, certes, mais aussi dans les réactions que l'on rencontrait. Et force fut de constater que le problème n'était pas inhérent à cette pratique-là ; il est de fait généralisable à toutes les pratiques créatives, dans ce sens où elles dérangent les habitudes qui sont en œuvre dans un espace et un temps donnés.

Mais c'est précisément le fait de bousculer les habitudes – ou plutôt le fait d'en prendre conscience- qui place le pratiquant que je suis dans une posture quelque peu contradictoire.

D'un côté, j'éprouve du plaisir à la seule pratique, sans avoir besoin de quoi que ce soit de plus. Être en contact avec les différentes structures qui constituent l'espace urbain, les sentir glisser sous mes doigts, les tenir, m'y agripper, rebondir de l'une à l'autre, tout cela me donne beaucoup de plaisir. Me déplacer avec le mobilier urbain, faire de la ville un terrain de jeu, éprouver la sensation d'une fluidité accrue, tout cela me donne beaucoup de plaisir.

D'un autre côté, j'ai cette volonté de faire surgir un questionnement chez les gens, cette volonté de transformation. Questionnement dont j'ai l'intuition que le parkour a de quoi le faire surgir ; transformation dont j'ai l'impression que le parkour a de quoi la rendre possible.

Participant : Ce qui m'intéresse dans votre démarche c'est la relation que vous faites entre l'expérience individuelle et le collectif. Si vous faites votre parkour et qu'il n'y a personne dans l'espace public, ça vous apporte à vous parce que vous êtes dans le faire, dans une expérience que vous vivez en franchissant des murets etc. mais s'il n'y a personne pour réagir et pour se questionner par rapport à votre pratique, ça ne transforme rien.

Nicolas Guerrier : Tu arrives sur une pratique parce que tu as un plaisir à la regarder, ça te donne envie, tu t'y mets, tu essaies, tu as l'impression que ça ne transforme rien parce que sur le coup il n'y a personne qui te regarde à par toi-même, ton plaisir tu dois le montrer non pas en montrant ta pratique mais en parlant sur l'espace public. C'est ce qui est intéressant dans ta démarche. De ce plaisir de base jusqu'à la revendication de ce plaisir au niveau public et du coup je dirais politique. J'ai l'impression que ça fait processus.

Naïm Bornaz : Si je me retrouve seul dehors alors que je pratique, et qu'il n'y a donc aucune réaction de qui que ce soit, en tant que pratiquant du parkour cela ne me pose aucun problème. Bien au contraire, j'éprouve une certaine tranquillité, ce qui même rend la situation idéale pour pratiquer. Dans le même temps, si l'on parle d'intentionnalité politique, dans le sens où l'on veut faire surgir un questionnement chez les gens, c'est en quelque sorte un "échec", puisqu'il n'y a personne pour me voir faire (donc personne pour réagir, personne pour se questionner, et personne avec qui partager), et que le plaisir que j'éprouve je ne l'éprouve que pour moi, qu'il n'y a que moi dont ça transforme le regard, il n'y a que moi que ça transforme. J'ai donc le sentiment d'être dans une posture complexe, pris entre ces deux approches complémentaires, mais néanmoins contradictoires lorsqu'il s'agit de les appliquer à une même situation. Je préfère alors penser qu'il suffit, pour répondre à l'antagonisme des deux approches, de bien faire la distinction entre tel ou tel type de situation, suscitée par tel ou tel type d'intention. À partir du moment où l'on distingue correctement l'une de l'autre, rien n'empêche, me semble-t-il, de les faire cohabiter dans un même corps, sans avoir à renoncer ni à l'une ni à l'autre : d'un côté continuer à pratiquer comme n'importe quel pratiquant du parkour, en cherchant à se faire plaisir en jouant avec le mobilier urbain ; d'un autre côté tenter de construire, dans l'espace public, des situations (au sens de Debord) à même de faire surgir chez les gens une réflexion sur leur rapport à cet espace, situations dans lesquelles on puisse éventuellement inscrire cette pratique (celle-là ou une autre), mais *ne consistant pas en cette seule pratique*.

Hugues Bazin : Il y a plusieurs termes pour décrire et qualifier cette expérience : geste, pratique, performance, déambulation, mouvement, enfin espace qui ne sont pas équivalents et posent des enjeux différents. Par exemple il y a un enjeu autour de ce que l'on appelle les « pratiques urbaines ». Cela va des sports de glisse au graffiti, des fois on range tout cela dans le même sac, des fois on le sépare suivant les territoires, les esthétiques, les contextes.

On sait que dès qu'on intervient dans l'espace public se pose une question. Cette question est politique car c'est ce qui définit ce type d'espace, sa nature est d'être politique. Lorsque des personnes investissent un espace public, même s'il n'y a pas un message dans l'intention d'occuper l'espace, le fait de l'occuper provoque une question politique. Paradoxalement, ceux qui ne se

prétendent pas d'une intention politique sont peut-être plus dérangeants politiquement.

Dire du parkour que c'est une pratique urbaine ou que c'est une pratique de l'espace ne pose donc pas le même enjeu parce que les pratiques s'enferment très vite, derrière des modalités de reconnaissance, dans une forme de folklorisation. C'est le cas des cultures dites « urbaines ». Alors qu'initialement ces pratiques s'inscrivent dans un rapport libre à l'espace public, elles se sont laissées enfermer dans des contraintes catégorielles et sectorielles. D'ailleurs elles ne sont pas perçues comme ensemble commun dans un rapport à l'espace.

Le parkour comme chaque pratique a ses codes, sa gestuelle et sa philosophie. Cette codification peut être une entrave au mouvement ou au contraire le favoriser si le parkour ne se résume pas à sa pratique mais à un rapport à l'espace. C'est peut-être là que l'on devient aussi politique

Participant : Ton texte, j'avais rarement lu quelque chose qui m'a autant interrogé depuis longtemps, dans l'utilisation de l'espace public, version usage collectif qui est codifiée. Quand on est administratif on sait que l'urbanisme tel qu'il est vécu actuellement, on est dans le comble de la sectorisation et de la réglementation. Le politique c'est lui qui définit l'esthétique d'une ville, c'est lui qui définit son utilité fonctionnelle. Alors quand on a des gens qui redéfinissent l'espace urbain autrement, c'est une remise en cause.

À Paris 19e vous avez d'un côté de la rue de l'Ourcq un graff géant que les gens se sont appropriés et qui renvoie aux gens une autre utilité de l'espace public que celui qui est habituel. Et moi dans la ville où j'habite, le maire voit le graff comme étant une dénaturation de l'espace public. On ne voit pas les mêmes valeurs ou la même conception de la ville. Et vous qui pratiquez autrement l'espace public, est-ce que le risque ce n'est pas d'avoir une segmentation un peu plus marquée ? Il y a ceux qui vont utiliser l'espace public bien comme il faut et il y a ceux qui vont être sensibles à l'utilisation de l'espace public autrement. À partir du moment où l'on a vu passer quelqu'un sur un muret en parkour, on ne pourra plus jamais passer devant ce muret sans savoir qu'il n'a pas son utilité.

Naïm Bornaz : Il me semble, par ailleurs, que la capacité ou non du décalage des usages (opéré par une pratique telle que le parkour) a suscité chez les gens une ouverture, à rendre possible un échange, à ce qu'on en ressorte transformé, cette capacité-là dépend en grande partie de

l'humeur et du caractère de chacun. Deux individus différents ne recevront pas les choses de la même façon, ils ne les auront d'ailleurs pas vues de la même façon, ils en auront une perception différente, donc une interprétation différente, et de cela, entre autres choses, découle le fait que certains sont agressifs, d'autres enthousiastes au contraire. Mais, quel que soit le cas, que le passant l'apprécie ou le déplore, il ne naît pas forcément un débat sur l'usage de l'espace public aux termes de ces réactions. C'est parfois le cas, plutôt rarement. Cela dépend à la fois des individus rencontrés, et à la fois des circonstances de la rencontre, d'un certain nombre de circonstances caractérisant la situation présente, comme, par exemple, le contexte social. Je ne rencontre pas les mêmes réactions dans les quartiers populaires de Marseille, que dans les petites villes comme Martigues ou Châteauneuf-les-Martigues où les gens sont peut-être plus habitués à disposer de leur "petit" espace privé (petit espace privé en perpétuel agrandissement cela dit), à la tranquillité qui l'entoure, au point d'honneur qu'ils y mettent. Les habitants de ce type de communes sont globalement plus inquiets, donc plus agressifs, alors qu'à Marseille on voit tout et n'importe quoi, alors pourquoi pas des gens qui sautent sur les murs ! Dans les quartiers populaires, les gens sont plus disposés à la discussion et à la confrontation d'une représentation différente de la leur, en tous cas en termes de représentations de l'espace.

Georges Goyet : Ton expérience et sa relation par ton texte et ta présentation ici, apportent beaucoup d'interrogations sur différents domaines. Dans la relation écrite ou orale je suis frappé par la redondance d'AFFIRMATIONS PRATIQUES amenées par « il faut... Il faut ! » : « occuper l'espace est une chose, mais il faut également savoir quoi y faire... Il faut poser le(s) problème(s) sur la place publique il faut poser le problème il faut être en permanence en dehors de toute catégorie il faut être insaisissable il faut que la situation puisse se comprendre d'elle-même il faut veiller, à chaque intervention de ce type il faut anéantir les certitudes quant à la nature de l'intervention il faut qu'il y ait construction de sens à partir de la situation etc. Pour plaisanter et chercher le questionnement qu'installe ces affirmations-certitudes je souligne celle amusante et paradoxale du « il faut anéantir les certitudes quant à la nature de l'intervention »

Naim Bornaz : Dans ma fiche d'expérimentation, j'utilise à plusieurs reprises l'expression "il faut", laquelle

peut paraître choquante par le ton impératif qui est le sien. L'emploi de cette expression relève ici davantage d'une mise en garde que d'un ordre.

Georges Goyet : Tu distingues la pratique du « parkour » versus le geste en soi, la proposition de l'auteur qui le réalise dans un environnement urbain public et la transformation potentielle des usages, représentations en présence dans cet espace au moment de ton intervention. Tu dis « il faut qu'il y ait construction de sens à partir de la situation .. c'est au centre de la transformation qu'il faut que le public soit .. et pas au centre de loisirs .. »... Cela m'amène à poser trois questions :

1) Bien que tu dises aussi qu' « il faut que la situation puisse se comprendre d'elle-même », construire du sens peut nécessiter du temps et des participants. Jusqu'à présent comment as-tu pu (ou pas) installer un moment entre des personnes qui permette de dépasser la seule réactivité et de faire qu'il y ait confrontation, échange générateur de sens ?

2) Est-ce que le fait de détourner quelque chose et générer un étonnement est forcément créatif ?

Pour contribuer à installer cette question, une proposition /point de vue. Être étonné c'est quoi ? Qu'est-ce qui se passe ou peut se passer à partir d'un étonnement ? Dans certaines situations de travail, je fais un bout de chemin avec des personnes qui doivent produire un rapport d'activité (avec des étudiants en stage par exemple). Chaque fois que c'est possible je leur propose de réaliser, à côté du rapport d'activité, un rapport d'ÉTONNEMENT.

Elles sont parfois étonnées !... par ma demande et un certain temps est nécessaire pour que soit compris l'objectif visé par cette demande. En effet un étonnement est l'arrivée à « notre » perception d'un signal étranger à « nos » façons de penser et agir « notre » monde. Nous prenons (ou pas) conscience de cette intrusion et nous suivons (ou pas) ses effets dans notre référentiel plus ou moins conscient, explicite. Par analogie/proximité si j'emploie le mot « information » au lieu du mot « signal », je me rapproche du propos de Bateson pour qui « Une information est une différence qui produit des différences ». Ce faisant, un rapport d'étonnement consisterait à suivre le fil rouge d'énergie du signal « différent » de nos habituels signaux pour tenter de cerner ses effets de proche en proche dans notre système d'idées, de représentations. C'est une façon de tenter

d'appréhender l'écologie de nos idées, représentations.

3) Fidèle à ton « il faut être insaisissable » tu exprimes fortement ton rejet de toute catégorisation de tes interventions en particulier dans les domaines culturels, socioculturels et artistiques. Ce rejet acceptable et virulent me semble toutefois nuire à ta réflexion sur tes interventions car occultant les ressources que tu pourrais trouver dans l'histoire de l'art et de l'art contemporain en particulier. Ma question est donc : Pourquoi te privés-tu des ressources de l'histoire de l'art dans la construction, réalisation et réflexion concernant tes interventions ?

Naïm Bornaz : J'entends par là poser des conditions à la réalisation de l'objectif que l'on s'est fixé – en l'occurrence la construction d'une situation-, parce que je crois qu'il serait faux de dire que ces "situations", dont on attend qu'elles fassent surgir chez ceux qui y sont confrontés un vrai questionnement, peuvent naître dans n'importe quelles circonstances. Comme je l'écrivais, dans l'espace public on peut faire à peu près n'importe quoi, ce n'est pas pour autant qu'on fera naître un processus réflexif et critique chez l'autre. Il y a des conditions à cela, me semble-t-il, que j'énonce dans le texte, de manière non-exhaustive certes. L'énonciation de ces conditions me sert en réalité à décrire les contextes dans lesquels la situation *ne peut pas* naître. Ici, le "il faut" a davantage valeur de "il ne faudrait pas". Il ne faudrait pas croire, par exemple, que bousculer les habitudes suffit, ou encore que se donner en spectacle revient à construire une situation. Ce n'est, en tout état de cause, jamais à la pratique du parkour que je fais allusion, mais bien à la construction de situations, quand bien même elles seraient construites autour de cette dernière.

Georges Goyet : Oui mais en questionnant ta proposition. Je veux dire que la distinction entre la proposition elle-même et la situation qu'elle crée dans l'environnement de sa réalisation est une opération analytique. Cette séparation est un effet de méthode mais elle ne doit pas nous faire occulter les interactions entre ta proposition et son environnement supposé et réel. Quand tu prépares ton intervention tu choisis le lieu, l'heure et tu te fais quelques idées sur tes utilisations de l'espace, sur tes trajectoires, tes points d'appui ..etc. Dans la réalisation tu adaptes, réagis à la situation donnée de l'environnement... en amont de l'intervention et pendant sa réalisation se déploient tout un enchevêtrement de processus interactifs dont nous ne conscientisons qu'une partie.

Quand je suggère d'aller puiser dans les ressources de l'histoire de l'art c'est que je considère ton intervention comme une forme artistique et que cette forme a peut être des liens avec des courants artistiques, à un moment de l'histoire récente de l'art... Sacrilège, je te propose un « label », une filiation inconsciente . Michel le fait à sa façon en citant. Michaux :

-...: « aujourd'hui on a une esthétique sans œuvre d'art .. » et là dans ton parkour on a une esthétique sans œuvre d'art .. » - Je le fais d'un tout autre point de vue. J'essaie de comprendre ton acte artistique et de le situer dans l'histoire de l'art. Je fais ainsi des liens entre ma représentation de ton geste « parkour » et le moment d'art contemporain né autour des années 60 avec Fluxus, Robert Filliou...et en particulier avec l'exposition. légendaire « Quand les attitudes deviennent forme » montée en 1969 à la Kunsthalle de Berne par Harald Szeemann . En rendant visible le processus artistique jusqu'à son résultat final, la réalisation de l'œuvre était considérée à l'égal de l'œuvre elle-même.

Cette mise en vue, cette attention égale portée au processus de l'action et à son résultat ouvrent les possibles lectures/interprétations des mouvements, des attitudes, comportements qui ont contribué à la réalisation de l'action et de sa trace.

Cette posture génère une série de questions qui seraient intéressantes à travailler pour tes interventions mais aussi pour la recherche-action, pour le processus LISRA. As-tu fait une réunion pour en discuter ?

Naïm Bornaz : Toutes ces questions ont déjà été abordées lors de diverses rencontres, ateliers, conférences, débats, séminaires, et autres tables rondes, avec des personnes très différentes les unes des autres. J'évoque souvent, lors de réunions publiques, les thèmes du parkour et de l'espace public, et les questions qui me traversent à ces sujets, puis les gens interviennent, nourrissant de leurs remarques et questions mon cheminement réflexif, de sorte que j'en ressors avec encore plus de questions, mais aussi avec plus de pistes à explorer, d'idées à examiner, d'expériences à mener...Le processus de fabrication du film documentaire est aussi l'occasion de ce type d'échanges et de discussions, cette fois avec l'équipe d'une part (constituée d'un prof de philo, amateur de hip-hop et très intéressé par le parkour, d'un vidéaste-photographe qui interroge lui, à travers ses films, la terme d'"éducation populaire", et de deux traceurs, dont moi), et un certain nombre de spécialistes (juristes,

sociologues, historiens, urbanistes, paysagistes, architectes, etc.) interviewés dans le cadre du film. Enfin, puisque toutes ces questions m'intéressent de très près, je les aborde fréquemment avec mon entourage, ainsi qu'avec toute personne que je croise occasionnellement et avec qui l'occasion d'en parler se présente. Tout cela alimente de façon importante le processus réflexif qui est le mien, car il est clair que toutes ces questions, celle de l'espace public, celle des usages, de l'habitude et de l'étonnement, du détournement, du rapport à l'espace et de l'usage des choses, mais aussi celle du rapport à l'œuvre, et de l'esthétique, en somme les questions relatives au domaine de l'art également, toutes ces questions ont été abordées lors des échanges, sont des questions qui non seulement traversent mon cheminement propre en tant que pratiquant, mais aussi le processus de fabrication du film et le sens qu'on lui donne.

Georges Goyet : Pour les Parisiens, à propos de parcours, de pratiques urbaines collectives du roller et de transformations des usages de l'espace public, une information si vous ne connaissez pas déjà. Il existe une association le « Roller Squad Institute" (RSI) (Adeline LEMEN)

http://www.rsi.asso.fr/component/option,com_frontpage/Itemid,1/

Elle a installé depuis 2002 au moins, un processus d'apprentissage et de pratiques du roller en particulier dans l'organisation des randonnées collectives. Elle a initié également une réflexion démocratique sur le roller en milieu urbain, ses conséquences dans l'espace public, sur comment négocier le rapport aux piétons, essayer d'avoir quelque chose qui ne soit pas de l'agression par rapport à l'espace public mais au contraire de créer les conditions de discussion sur la coexistence du vélo, du piéton, du roller, ensuite sur le design du mobilier urbain.

Sa compétence l'a amenée à devenir consultante en design de mobilier urbain en relation avec les pratiques de roller en milieu urbain. Une action et intelligence collectives de transformations des pratiques de l'espace public

[\(http://www.rsi.asso.fr/component/option,com_frontpage/Itemid,1/\)](http://www.rsi.asso.fr/component/option,com_frontpage/Itemid,1/)

Hugues Bazin : Est-ce qu'il y a détournement ou pas, est-ce que c'est subversif ou transformateur ? La publicité a fait de l'art un commerce qui n'est pas vraiment transformateur ou politique. Alors le côté subversif de ces pratiques peut être comme le parkour c'est le cheminement pris comme expérience elle-même. Dans une société fonctionnalisée où tout doit avoir un but, où le passant ne prend pas le temps de regarder la ville, il y a un autre regard qui se pose sur la ville et ce regard-là est dérangeant parce qu'il n'est pas lié à une fonction ou un but à parcourir sinon le parkour lui-même comme expérience.

C'est un enjeu transversal à l'ensemble des pratiques ou des formes d'engagement socioprofessionnelles : comment retrouver le sens du cheminement par rapport à une trajectoire linéaire, je pense que c'est ça qui dérange souvent le plus dans ces pratiques dites urbaines, l'esprit libre de la glisse.

Il y a une autre notion aussi que l'on vous livre sur laquelle on avait un peu travaillé, c'est sur la notion d'espace hybride. Comment faire aussi du collectif dans l'espace, à la fois il y a une dimension privée qui est celle de sa recherche personnelle et à la fois c'est un espace intermédiaire ou hybride où par ce biais-là il y a aussi une rencontre possible. L'espace hybride se définit par la possibilité de créer des interfaces possibles parce que dans l'espace public c'est très difficile finalement de provoquer une rencontre si on n'est pas autorisé à le faire.

VERS UNE TRANSFORMATION SOCIALE, ESPACES D'AUTOFORMATION PAR LA RECHERCHE-ACTION

Nicolas Guerrier - nicolas.guerrier@recherche-action.fr - <http://blog.recherche-action.fr/nicolasguerrier>



Je suis travailleur indépendant, je m'intéresse à l'espace urbain et à la culture au croisement d'une dimension sociétale et politique, là où émergent des vies indépendantes sachant que je suis moi-même pratiquant sur un plan musical, le punk, le hardcore et sur un plan plus sportif, le BMX, le vélo sur lequel on fait des figures dans la rue, sur des champs de bosse ou sur des skates parcs. J'ai monté une démarche de recherche-action sous la forme d'ateliers publics à Tulle en Corrèze depuis trois ans face à une certaine insatisfaction sur la prise en compte de parcours d'expérience créatifs, multiples, polyvalents qui n'entrent pas dans les cases de la sectorisation professionnelle. Comment alors prendre le temps de réfléchir sur ce que l'on fait, le sens de son action au-delà de la simple addition de projets ?

NOTIONS CLEFS

LA LOGIQUE DE PROJET À L'HEURE DU CAPITALISME COGNITIF

L'économie du savoir se base sur une nouvelle forme immatérielle de biens marchands. Sans nécessairement en avoir conscience, le monde associatif de la culture, de l'éducation populaire, et du social, multiplie les "projets" tels des biens cumulables et capitalisables. Il réagit sans travailler sur le sens, à l'instar d'un secteur concurrentiel, et perd sa vocation à devenir agent de changement social. C'est ce qui nous amène notamment à créer de nouveaux espaces d'interrogation du sens.

POLITIQUE DES ESPACES ÉPHÉMÈRES

Les espaces de recherche-action que nous ouvrons s'inspirent des digressions géographiques du skater "free rider", qui se focalise temporairement sur un "spot" pour travailler ses mouvements lors d'une utilisation du lieu loin de sa destination d'origine. Ces espaces sont des temps de visibilité éphémères d'un processus de recherche

permanent et sous-jacent. Ils expriment un besoin vital de création et de liberté, ils ouvrent l'imaginaire à de nouveaux "possibles" et ils alimentent une démarche de construction du sens par l'expérimentation.

APPROCHE ORGANIQUE DES FORMES COLLECTIVES

Le collectif de recherche-action permet d'aborder la complexité du monde qui nous est en apparence inaccessible individuellement. Cependant il est nécessaire de trouver une forme collective qui se détache des dynamiques traditionnelles de groupes, pour que chacun puisse exprimer des aspirations personnelles sans asphyxier le reste du groupe. Là où le collectif sur projet devient obsolète une fois ses objectifs réalisés, le collectif organique sait comprendre et adapter son environnement, il se dote de règles souples et évolutives, il se métamorphose consciemment, il agit avec réflexivité.

INTRODUCTION

Récemment, au sujet des sessions d'autoformation par la recherche-action sur Tulle, trois personnes différentes, à des moments différents, m'ont dit qu'elles « se sont senties rassurées » en sortant. Ces retours, eux, ne me rassuraient pas du tout a priori. Car le programme Ateliers

Publics Populaires n'avait pas vocation à conforter les participants dans leurs positions préétablies. Au contraire, c'est une volonté de mouvement (comprenant aussi une part de risques), de décalage, et de questionnement, qui est la source de ces rencontres et du processus sous-

jaçant. Les espaces où l'on se conforme (y compris les lieux anticonformistes), sont assez nombreux pour ne pas travailler à en recréer d'autres encore. J'étais donc dans un premier temps un peu déçu, car j'aurais aimé entendre que ces Ateliers sont des moments « intrigants, intéressants, enrichissants, dérangeants, où l'on se forme et se déforme », mais surtout pas où l'on se conforme !

Ensuite, en creusant un peu dans ce qui se cachait derrière ce verbe « rassurer », je me suis demandé ce que le quotidien des gens pouvait comporter de si inquiétant pour que nos rencontres en recherche-action les rassurent.

Personnellement, ce qui m'inquiète souvent, c'est que les choses ne soient pas possibles, que les rêves ne soient pas réalisables, que le soi-disant « principe de réalité » soit plus fort. Ce qui me rassure (et m'énerve parfois aussi), c'est que les seules limites que l'on rencontre en pratique tiennent du fait que ce sont nos rêves qui sont étriés, pas tant la réalité. Comme disent les gens du Pavé « moi ce que je veux, c'est pas une part du gâteau, c'est toute la boulangerie ! », autrement dit, il faut peut-être apprendre à ne pas rêver trop court. En ce sens, les Ateliers Publics Populaires montrent par leur existence que beaucoup de choses sont possibles, comme le fait de sortir de la logique de « diffusion culturelle » ou « d'expertise » ou de « conférence », pour aller vers une forme transversale de transmission où l'on travaille la matière que chacun propose. Après, ce qu'il se passe à l'intérieur de ces ateliers n'est que le fruit de notre positionnement, de notre travail, de nos imaginaires...

Ainsi, la perspective d'une transformation individuelle et sociale par la recherche, est centrale dans cette démarche. Ce que je nommerai « rêves », que d'autres appelleront « utopies », certains mêmes diront « projets », correspond à cette envie profonde de transformation de situations insatisfaisantes (personnelles ou collectives). Toutefois, en écrivant cela, je me rends compte que la proposition d'un programme précis, avec des étapes, des échéances et des bilans, dans le but revendiqué de produire un changement social auprès des gens qui y participent, peut sonner faux. Mais il me semble pourtant juste de raisonner en termes de processus, où l'on stimule régulièrement la réflexivité de chacun par l'ouverture d'espaces dans lesquels on peut se positionner d'une manière différente que celle permise en « société ». Le travail en Ateliers Publics Populaires et le travail individuel entre ces temps collectifs, me semblent agir comme des catalyseurs de transformation sociale, des passeurs.

Alors revenons un peu sur ce programme. Quelles sont ces situations insatisfaisantes à transformer ? Comment a-t-on décidé de s'y prendre et en quoi est-ce porteur d'innovation sociale ? Comment s'en sort-on jusque-là ?

J'ose espérer que ce qui « rassure » mes collaborateurs, tient au fait que ces Ateliers Publics Populaires sont des espaces qui remettent en perspective la transformation sociale que le quotidien nous a amené à effacer doucement. Je partirai de cette hypothèse en tout cas.

IMPULSION

Le programme Ateliers Publics Populaires a été impulsé suite à plusieurs constats difficiles relatifs à des situations insatisfaisantes que l'on a pu décrire au fil de nos travaux.

CE QU'IL Y A D'INSATISFAISANT DANS NOS SITUATIONS ACTUELLES

Les constats ci-dessous émanent d'entretiens et des ateliers réalisés avec des chercheurs-acteurs ou des personnes en accompagnement par la recherche-action, en Limousin.

LA QUESTION DE LA PROFESSIONNALISATION

Une nouvelle génération d'acteurs, aux compétences multiples, ne trouve pas de débouchés dans les catégories

socioprofessionnelles contemporaines. Nous parlons de « nouvelle génération d'acteurs » car le problème des professionnels, des « carrières », de l'épanouissement au travail, ou du chômage, se pose d'une manière tout à fait nouvelle. Il n'est plus forcément question d'un manque de diplôme ou d'expérience qui empêcherait « l'insertion sociale » d'une personne, comme on pourrait le dire maladroitement. Cette génération est créatrice de réseaux, de vie culturelle, de voyages et de mouvement (mental ou social). Elle est passée au travers d'un parcours riche, souvent sinueux, elle a collaboré avec le milieu culturel associatif, elle possède parfois des compétences dans le champ du social ou des sciences « dures », elle est impliquée dans une pratique artistique créative, elle entre même en recherche autodidacte sur tous ces thèmes. Elle

désire réaliser un travail sans casser cette polyvalence.

« Moi je suis un peu dégouté, car je me suis formé à plein de belles choses, mais je n'arrive pas à les exploiter pour avoir un emploi, premièrement, dans un second temps : qui me satisfasse. C'est ma grande réflexion quotidienne, et derrière il n'y a pas beaucoup d'action. Ce que je fais tous les jours ? Je m'occupe de ma famille [...], et je bricole des vélos, des vieux vélos, donc là-dedans, moi je me réalise. » Julien, journée d'autoformation par la recherche-action, 27 mars 2009

Aujourd'hui (et peut être que cela a toujours été le cas, mais on le nomme plus facilement actuellement), occuper un emploi suppose de travailler dans un secteur et d'avoir une spécialisation dans ce secteur. Or la richesse des parcours sus-nommés résiste à se faire enfermer dans les cases réduites du travail morcelé. La division du travail opère autant dans l'industrie que dans le secteur associatif culturel. La matière culturelle elle-même est séparée en une infinité de parcelles de compétences qui seront défendues par leurs cadres comme un territoire fertile à exploiter le serait par ses tenanciers. Alors même que le travail de la culture est un tout, qui traverse les disciplines et les corps de métiers en leur sein, et qui risque de s'appauvrir à chaque fois qu'il se compartimente et se sectorise.

« Ce qui a changé dans mes activités, c'est que je ne mets plus ma vie personnelle d'un côté et la professionnelle de l'autre. Je ne sectorise plus, ça me laisse vachement plus de possibilités de fonctionnement. Ma vie, c'est des activités, et elle n'est pas sectorisée. Avant je fermais des portes. Je ne voulais pas mélanger les choses. Ça me bloquait pas mal d'opportunités de rencontre. Depuis que la porte est ouverte, je fais plus de choses, plus de rencontres et je vis les choses beaucoup mieux. Après c'est plus instable financièrement. » Cécile, entretien avril 2008

Cette génération ne manque donc ni de diplômes ni d'expérience, mais le monde du travail spécialisé lui renvoie de manière violente et symbolique le signal suivant : « ton parcours est trop incohérent et dispersé pour moi ». Souvent, après une expérience professionnelle insatisfaisante, elle pose sa réflexion pour prendre du recul. À la fois pour ne pas se laisser déposséder de son énergie créative, pour éviter la sectorisation et pour rester en mouvement, elle est amenée à créer ses propres voies professionnalisantes :

« J'arrive à un moment où j'ai des choix de vie à faire. Je

suis dans la réflexion sur ce que je veux. Je pourrais être aspiré par ce que je fais sans prendre de recul, et je suis plutôt dans une phase de prise de recul, faire des trucs qui me plaisent. Faire des choix qui me correspondront plus que ce que je fais aujourd'hui.

Comme créer ma structure, ma boîte. » Rémi, Journée d'autoformation à St Front, 1er Mai.

LE SENS ÉLUDÉ AU SEIN DES COLLECTIFS SUR PROJET

« Monter un projet » est devenu un acte automatique, suffisant, voir même instituant. Tant qu'on est dans la réalisation d'un projet, on se sent dans les clous. Le fait que toute une branche professionnelle ait pour mission « d'aider les jeunes à monter des projets » (car les jeunes souffriraient soi-disant d'un manque de projets) est révélateur d'une agitation qui ne se pense plus, qui s'autolégitime et qui perpétue des mécanismes instituants malgré elle. Il suffit d'être étiqueté dans un secteur (culturel, éducation populaire ou social...), pour que tout montage de projet en son sein soit doué de sens, comme si c'était inné. Il y a donc différentes dimensions qu'on ne questionne plus, parce qu'on a la "tête dans le guidon", pas le temps, parce que cela va de soi... La logique de projet peut opérer parfois comme un voile qui masque l'inconsistance. Plus précisément, alors que l'aide au montage de projet, ou la réalisation même d'un projet, sont de temps à autre dotées de sens, il y a peu d'espaces ouverts liés au projet pour le discuter, le mettre en perspective dans un contexte plus global qui nous échappe, parce qu'on le veut bien. Mais revenons sur l'idée du "voile" qui ressemble d'une certaine manière à celui que l'on trouve sur un produit gadget, qui n'a aucune utilité, mais dont on n'est sensé ne pas pouvoir se passer.

Castoriadis, dans *Le Monde Morcelé*, introduit "l'époque du conformisme généralisé" et la critique du terme "société post-moderne" en parlant « d'incapacité pathétique de l'époque de se penser comme quelque chose de positif, ou même comme quelque chose tout court ». La perception de ce qu'est notre société s'avère pour lui d'autant plus ardue que le capitalisme est en perpétuelle recomposition : « *Le capitalisme n'est pas simplement l'interminable accumulation pour l'accumulation, mais la transformation implacable des conditions et des moyens de l'accumulation, la révolution perpétuelle de la production* ». Le capitalisme cognitif où le savoir de l'homme est donné en contenu à vendre, fait partie de ces révolutions.

La logique additionnelle de projet alimente ce

phénomène d'impossibilité de « *se penser* », et elle en est aussi la conséquence. En effet, le projet est devenu un objet immatériel d'accumulation, à capitaliser. Imaginons le "projet" comme un bien que l'on puisse produire et vendre à grande échelle. Très vite, à l'image du produit industriel, nous nous focaliserions sur la bonne commercialisation du projet et sa rentabilité, non sur le service qu'il doit rendre à une population. Le "porteur de projet" est un investisseur du capitalisme cognitif. Aborder le projet sous l'angle de son aspect capitalisable, est une autre façon de décrire la perte du sens que l'on ressent dans cette logique.

Ses dérives sont assez douloureuses pour les collectifs qui n'ont plus que leurs actions nues comme « liant », et qui se retrouvent à capitaliser du projet, dans un monde culturel, éducatif et social en concurrence. À la différence d'EDF, de la SNCF ou de France Télécom, il n'y a jamais eu de "service public du projet". Nous n'avons pas glissé doucement d'un service public marchand et régulé à un service privé marchand ouvert à concurrence. En réalité, nous sommes passés violemment de projets visionnaires animés par des désirs de changements sociaux, à des projets additionnés, génériques, cumulables, capitalisables et surtout dépassionnés.

Voici quelques éléments caractérisant la perte de vision et de passion :

Les formes instituées de collectifs sur projet entrent dans une multiplication d'activités pour travailler uniquement à leur survie. Dans cette configuration il ne reste plus que l'aspect gestionnaire du projet, qui sera instrumentalisé pour que la structure persiste. Particulièrement en temps de crise financière, quand l'argent public se raréfie, ce phénomène est plus criant, car l'agitation se calme et certains collectifs sur projet s'effacent ou se vident par obligation financière. Nous existons plus quand nous avons plus de projets et vice versa.

Quand nous entrons dans une multiplication des activités par nécessité concurrentielle, nous sommes plus vulnérables aux courants de pensées de masse, car nous ne conscientisons pas la signification de l'action. Sans s'en rendre compte, on pense à notre place. "Têtes dans le guidon", notre trajectoire dont on n'entrevoit aucune perspective est soumise aux vents dominants. Peut-être même que ces courants (le mainstream) créent à notre place.

Un enfermement mental intervient quand on ne fait

plus de connexions entre l'intérieur et l'extérieur, quand on ne se repositionne plus dans notre environnement.

On adhérera à des valeurs non définies et parfois populistes qu'on collera à nos axes de "développement" pour justifier nos projets capitalisés (démocratie participative, citoyenneté, intégration sociale...), sans pour autant créer l'espace local où elles peuvent être discutées et travaillées. Cela peut devenir inquiétant, notamment quand la démocratie participative est affichée, alors que la participation des "citoyens" n'est là que pour légitimer des projets décidés en amont, ailleurs et dans la même logique amputée du sens.

Le projet ainsi utilisé n'entraîne pas de transformation sociale, il n'a pas de prise sur le monde, car il n'est pas pensé dans ce sens, et il ne pense pas le monde.

Entre les individus du collectif il n'y a pas de connaissance mutuelle des parcours de chacun. À l'instar d'une équipe de cadres dans le monde industriel, il y a un regroupement de personnes pour des raisons de compétences et de savoir parcellisés détenus par certaines, même dans le cadre du bénévolat. Les interactions entre les membres du collectif font donc abstraction de l'histoire de chacun, des aspirations individuelles et se figent autour de la fonction et des résultats.

Malgré tout, il me semble difficile de faire sans le "projet" et d'oublier la finalité, l'objectif, la réalisation... Simplement il est indispensable de l'articuler avec un travail plus processuel sur le sens, sinon le collectif n'a pas de prise sur la réalité. J'entends par travail processuel "la mise en pratiques d'espaces réflexifs, où l'on remet le projet dans son contexte historique, environnemental, passionnel, personnel, sociétal... ». Alors qu'on relève clairement aujourd'hui au travers des récits d'acteurs associatifs sociaux ou culturels, une envie de travailler sur le sens, les espaces pour réaliser ce travail de recherche manquent encore.

« Dans certains cours, les gens sont en retrait dès qu'on parle de politique et de militance. L'institution freine. Voilà pourquoi je me retrouve dans ce groupe ici (de recherche-action), qui parle aussi de valeurs, de militance, de politique. Alors que mes collègues acceptent un programme et ne s'indignent jamais. » Marc, 12 mars, réunion du réseau « recherche-action, travail social et développement communautaire »

« *Je voudrais inciter les travailleurs sociaux à redonner du sens à leur travail et à s'impliquer dans ces formes*

collectives, qui avec du recul, pour moi, relèvent du Travail Communautaire. Je sens aujourd'hui des possibilités de retours à ce genre de travail. » Monique, 12 mars 2010, réunion du réseau « recherche-action, travail social et développement communautaire »

Nous pouvons relever cette même volonté de faire sens dans d'autres pratiques, notamment « artistiques ». Ainsi, nous dépassons l'art pour l'art, et nous touchons une dimension politique ou sociale, d'une créativité populaire, qui sort de l'art spectacle.

« J'ai envie de proposer un truc sur la danse-contact, la danse comme acte politique. Au printemps à Cerice. Un lieu plutôt basé sur les arts plastiques, avec les cartons par terre sur lesquels on peut danser. Cette démarche et ce lieu ont ouvert plein de possibilités pour le corps, le mouvement. C'est un truc à exploiter. Il y a des ouvertures qui peuvent se faire entre les disciplines. » Tâm, atelier de recherche-action à Tulle, janvier 2010

LA CRÉATION DANS UNE SOCIÉTÉ DE L'HYPER MÉDIA

Quand la question du sens n'est plus posée, c'est la définition de la place et du pouvoir de chacun en société qui est éludée, conduisant à un gel des mouvements émancipateurs individuels ou collectifs. Ce manque d'espace où un mouvement mental peut se construire intervient au moment même où nous traversons une époque de convulsion médiatique, d'hyper mouvement, d'information éclair, de vitesse des transports, d'instantanéité des communications... On va de plus en plus vite, dans tous les domaines, sans savoir où l'on se dirige. Mais ce manque de créativité et de réflexivité n'est peut-être pas si contradictoire avec l'existence d'un hyper mouvement communicationnel. En effet, nous sommes pris dans une nébuleuse agitée et permanente, comme si nous étions situés dans une barque à la dérive sur des courants qui s'emballent, il est logique que dans cette complexité inaccessible nous ne soyons pas en capacité de penser nos situations et de nous situer.

La créativité culturelle connaît les mêmes dérives que la lubie du projet (qui est son enveloppe), elle est devenue un des objets d'accumulation du capitalisme immatériel. Sans même évoquer l'industrie du disque, le support associatif est déjà un lieu de marchandisation et de mise en concurrence des créations culturelles. Étonnamment, la sphère publique, avec son gâteau de subventions à se partager, pousse les associations culturelles à offrir des objets culturels plus efficaces. Contre toute attente, l'aide

publique à la création culturelle (d'initiative plutôt socialiste), initie le productivisme culturel et favorise la standardisation du secteur associatif par une mise en compétition des acteurs. Mais rien n'oblige réellement ces acteurs à jouer ce jeu. Du moins, ils peuvent suivre leurs propres règles, ce qui intéressera même parfois l'administration !

Des formes innovantes de collectifs aujourd'hui se mettent en place, non pas par affinité, ni par projet ou objectif, mais sur une démarche. Certains groupes de musiques, de pratiquants de glisse en milieu urbain (skate, bmx...), de graffs (...), peuvent avoir un côté inspirant à ce sujet. Ils savent ponctuellement se libérer de leurs affinités artistiques ou culturelles pour laisser place à l'expression de sensibilités différentes au sein du collectif, et travaillent collectivement leur vision du monde.

Bien sûr, l'underground a aussi son côté instituant, et ce qui est d'autant plus intrigant, c'est qu'il en a parfois conscience, voir la maîtrise (cf. une partie de la scène punk rock des années 77, ou les réseaux DIY actuels). Finalement, une démarche commune d'émancipation rapproche ces pratiquants, comme un désir d'exister dans l'espace public en se jouant du mainstream culturel, en le détournant et en le narguant.

« Mon expérience d'ici c'est l'autocensure quand je vois les institutions. L'institution c'est le rêve des autres, aujourd'hui des gens gèrent le rêve des autres. Et face à ce bloc, je me brise dessus. Il faut que j'aille au-delà. En 93 j'ai découvert guns n roses, et ça m'a fait aller vers les Clash et les Sex Pistols, y avait un truc qui me prenait, en boucle, comme un toc, je me disais "si je n'écoute pas ça, je m'endors, si j'écoute ça, je me libère". À la base c'est une agressivité qu'on ne veut pas se faire récupérer. Les guns se sont fait récupérer. Mais les sex pistols c'était fascinant, ils se sont écrasés en flamme, dans ce qu'ils représentent, c'est cool qu'ils n'aient pas eu de pérennité en tant que groupe. Le système a fini par les récupérer. Comme le Che... le café latino à Paris. [...] Cette énergie, je la cherche ici, percer le béton, retrouver l'impulsion première. » Tâm, entretien en recherche-action, juin 2009

Dans ce contexte, la génération d'acteurs entendue précédemment, tend à créer ses propres formes d'organisations professionnelles, culturelles, économiques... Ces acteurs sont dans l'obligation de déplier des énergies créatives pour construire leur parcours en cohérence. Par l'expérimentation se

développe dans ces pratiques innovantes un terreau fertile capable d'ouvrir les schémas économiques, sociaux et culturels sclérosés. Alors, accompagner ces parcours par la recherche-action de manière à ce que chacun puisse

habiter pleinement son expérience, suggère d'aborder l'individu comme élément total, multidimensionnel, tel un millefeuille d'expériences.

LE PROGRAMME DES ATELIERS PUBLICS POPULAIRES

L'individu et son parcours d'expérience sont donc au cœur de notre proposition : ouvrir des ateliers publics populaires où s'expriment et résonnent entre elles les singularités individuelles, où se construisent et se partagent des connaissances, où se dessinent de nouvelles formes collectives d'organisation, où le territoire devient lisible et se transforme et où le sens est sans cesse travaillé, écrits à l'appui. Il s'agit donc de créer du collectif et du réseau sur la base d'une démarche commune, d'une manière plus organique et interconnectée, en partant de l'individu en tant que millefeuille d'expérience. Contrairement aux méthodes classiques de transmission descendante du savoir réalisée par les experts savants vers les profanes, l'atelier populaire est un espace où des acteurs en autoformation partagent entre eux leurs travaux de recherche, et où les méthodes se construisent de façon concomitante.

Ces espaces formalisent des réponses et des alternatives aux situations insatisfaisantes problématiques décrites en amont. Nous articulons 3 niveaux différents d'ateliers, qui sont animés par un processus de fond moins visible, mais essentiel dans le cheminement vers une transformation sociale.

LES ATELIERS DE RECHERCHE-ACTION

Il s'agit de travailler sur les matériaux écrits issus des récits de parcours en réalisant une analyse horizontale (par thèmes divers) entre les entretiens. L'objet étant à la fois d'en extraire des tendances, et à la fois de faire émerger une culture commune de travail fondée sur le partage d'expérience. Il y a dans ces ateliers un aller retour permanent entre la dimension égocentrée du parcours de l'individu et son intégration dans une logique collective de travail objectivante.

Durée : 3 à 4 heures

Fréquence : 12 à 16 fois par an

« Voilà pourquoi écrire. À travers mon entretien, transpire transversalement cette envie de trouver un équilibre entre recherche et l'engagement sur le terrain, et de préciser quel est le rôle de chacun. »

Tâm, atelier de recherche-action, octobre 2009

LES SÉMINAIRES D'AUTO-FORMATION

Le second niveau est constitué de journées de formation par la recherche-action, organisées sur un thème précis. Une personne en recherche y présente son travail de connexions préalable sur une problématique précise. Il peut s'agir d'un travail en cours de construction, pas encore fini, c'est une façon de publiciser un processus en train de se jouer. Donnant à la fois des éclairages sur le contenu de ses recherches et sur la méthode employée, l'intervenant n'opère pas en expert sur une question, mais en chercheur-acteur présentant la problématique selon des dimensions multiples et en s'impliquant personnellement (vécu, lecture, films, créations, voyages, rencontres, travail...). Le but n'est pas de dispenser verticalement de la connaissance, ou centrer la démarche sur un individu. Il s'agit de montrer comment le savoir peut être produit par les acteurs eux-mêmes et de provoquer l'opportunité de réaliser un tel travail sur place avec les personnes en présence. C'est un moyen de se former ensemble hors des circuits officiels, de manière autodidacte à des outils de construction du sens et de cohérence.

Durée : 3 à 4h, Fréquence : 6 à 8 fois par an

« Comment trouver sa cohérence dans le travail (ou autre) quand on a passé sa vie à skater et à se construire dans un rapport alternatif (ou singulier du moins) à la société ?

Voilà la question qui m'habite depuis une dizaine d'années et à laquelle je n'ai pour l'instant pas trouvé de réponse satisfaisante dans la durée. J'y travaille et l'échange dans cette journée d'autoformation nous a permis de découvrir que cette problématique est centrale dans le rapport que chacune des personnes présentes entretient avec elle-même et le monde du travail.

Certains ont des réponses ou en ont eu, et ça m'a beaucoup apporté. Les questions que les autres se posent apportent aussi beaucoup et j'ai été surpris (agréablement, par bonheur) d'apprendre autant par les

idées de personne que je fréquente régulièrement. Le cadre et la relative tranquillité que nous avons développés les uns envers les autres a permis à mon sens de faire émerger des idées intéressantes, à poursuivre au quotidien et à remettre en jeu collectivement de temps à autre. » Julien, journée d'autoformation par la recherche-action, 27 mars 2010

LES JOURNÉES INTERSTICE

Le troisième volet de ces ateliers populaires est une journée de type « interstice ». C'est une manière d'ouvrir sur la place publique un espace expérimental où chacun arrive avec ses bagages, constitués d'intuitions, de recherches, de réflexions, d'expériences, de pratiques. En apportant nos propres matériaux nous pouvons créer des interactions entre nos différents moyens d'expressions (la prise de parole, le micro, le stylo, le pinceau, la bombe de peinture, la caméra, l'instrument, la fuite !). Ni un colloque, ni un spectacle, ni une réunion privée, une journée interstice est avant tout une démarche. Ce qui nous rapproche ce jour-là, c'est la nécessité de partager nos éléments de recherche quant à nos propres pratiques, en dépassant les frontières des secteurs du champ culturel.

Durée : 6 à 8 heures, Fréquence : 2 fois par an

« Ce que j'ai retenu c'est la possibilité de rencontrer des gens qui créent vers des horizons auxquels on n'est pas forcément confronté dans la vie, c'est la possibilité de nous faire rencontrer ces énergies et stimuler de nouvelles créations. » Mathilde, journée Interstice du 8 mars 2009, Tulle

« L'éclectisme j'ai trouvé ça intéressant, écouter les histoires de vie des autres, voir que justement malgré cette diversité on a tous des problématiques communes, c'est important de partager ça ensemble. Je ne sais pas quel enseignement je vais en tirer mais je trouve que le retour d'expérience partagé en commun peut être intéressant. Après, est-ce que ce retour d'expérience développe d'autres choses derrière, je n'en sais rien, mais c'est plaisant de partager des expériences communes, ça s'est certain. » Agnès, journée Interstice du 8 mars, Tulle

LE PROCESSUS

Entre ces temps formalisés réguliers opère une stimulation à l'écriture, à la lecture et à l'échange de travaux. Le fait de laisser la place à l'expression d'une cohérence dans ces ateliers, fait qu'elle se libère du joug

spécialisant du travail. En s'exprimant elle se construit, se découvre... L'individu en recherche qui élabore et porte ainsi une parole est amené à expérimenter une nouvelle posture dans les lieux qu'il fréquente habituellement (asso, travail, collectivités...). L'enjeu des ateliers consistera aussi à évaluer cette capacité des chercheurs-acteurs à construire des réseaux, à prendre la parole dans l'espace public.

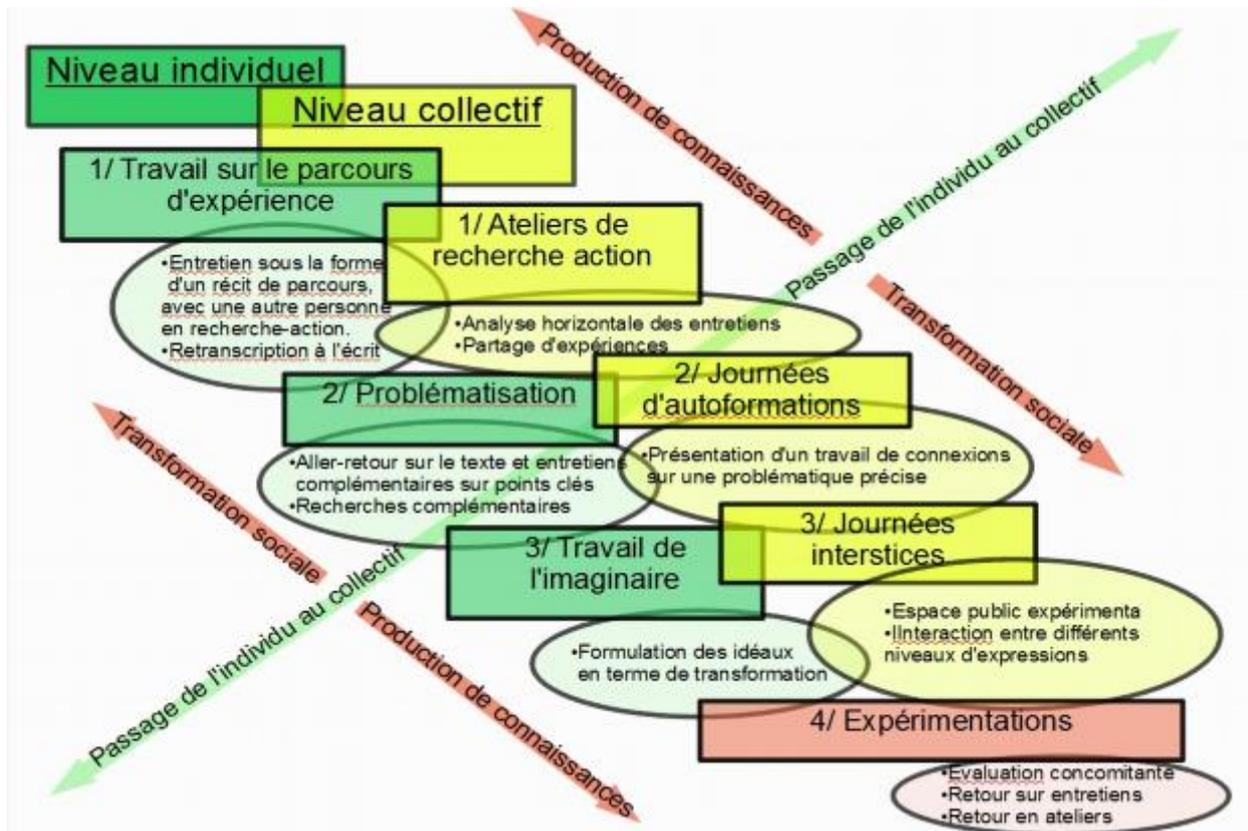
« J'ai parlé du besoin d'une communauté de chercheurs ; pourquoi ? Pour l'émulation que cela procure à sa propre recherche, la présence des autres chercheurs / leur recherche c'est autant de stimulation et de points de vue qui peuvent venir étayer / bouger ma propre recherche. Parce que mon point de vue est par définition un point de vue, j'ai besoin du point de vue d'autres personnes pour me décentrer un peu, beaucoup, recevoir leurs façons de voir, leurs retours sur ma recherche me permet de voir autrement, et donc d'avancer. Ainsi ils me tirent de l'inertie d'un seul point de vue, de ma tendance à l'inertie et au confort intellectuel. Bref, il y a une sensation de la recherche et elle est une sorte d'éveil, on se sent réveillé, c'est pas forcément confortable mais ça ouvre l'horizon, et j'appelle cela la sensation de recherche. C'est physique, on le sent comme une sensation. Et la sensation est une information et un guide pour l'intuition. » Écrit de Tàm dans son texte L'Être du Chercheur

Ces espaces d'ateliers ont été pensés pour être évolutifs, souples et perméables. Tout en gardant une certaine rigueur sur la démarche avec des passages impondérables (travail d'écriture, recherches personnelles, confrontation en collectif, intelligence des groupes, expérimentation et constructions d'espaces innovants). A l'inverse de la logique de projet, les ateliers et le collectif de manière générale, sont conçus comme de façon "organique". Ils constituent un tout, dont les parties ont des rôles complexes et influents. Ils sont sensibles à leurs environnements, tout comme le serait un corps qui se régule en fonction des changements climatiques dont il a conscience. Ils peuvent aussi modifier le cadre de leur évolution, ou leur organisation interne. Il y a quelque chose de vivant dans et entre ces espaces, c'est aussi ce que l'on appelle processus, qui contraste avec la finitude et l'obsolescence programmée de la logique de projet.

Le processus dont il est question ici relève de plusieurs courants de fond entre les ateliers. D'une part, c'est un aller-retour permanent de l'individuel et au collectif.

D'autre part il s'agit d'une tension vers la transformation sociale désirable et son expérimentation et d'un retour réflexif vers sa construction théorique. Ce n'est qu'à ce

titre qu'interviendra une production de connaissance qui se démarquera des circuits académiques.



Par leurs configurations diverses, l'individu est amené à expérimenter un rapport différent à l'espace et au collectif dans ces ateliers. Chaque espace s'articule avec l'autre. Par exemple les ateliers de recherche-action permettent un travail réflexif sur le parcours de vie de l'individu, lui facilitant l'approfondissement et l'enrichissement de ses recherches. Ensuite les journées d'autoformation sont des espaces de publication de ce travail en train de se faire. Elles invitent des personnes ne connaissant pas la démarche à découvrir et utiliser les méthodes de Recherche-Action. Ce qui favorise le renouvellement du collectif, l'interdisciplinarité, la production de nouveaux entretiens, la multiplicité des espaces et le mouvement qui les traverse.

Nous tenons à ces notions de processus et de mouvement pour décrire ce qui se joue dans l'ensemble de ce cycle de travail, car c'est ce qui est émancipateur au final. D'une autre manière c'est ce que dit Deleuze dans "Pourparlers": « ce qui m'intéresse ce sont les rapports entre

les arts et la science et la philosophie, il n'y a aucun privilège d'une discipline sur l'autre. Chacune d'entre elle est créatrice. Les processus opèrent dans des multiplicités concrètes, c'est la multiplicité qui est le véritable élément où quelque chose se passe. » Nous reviendrons plus tard sur la multiplicité et la transdisciplinarité d'une manière plus critique au sujet des situations encore inconfortables auxquelles nous sommes confrontés dans ces espaces. Relevons simplement ici l'impérieuse nécessité de sortir des séparations conventionnelles et académiques entre les secteurs d'action et entre les facettes de l'existence, qui sont au final de bons prétextes pour qu'il "ne se passe rien".

Le laboratoire social est une caractéristique essentielle de ces espaces si l'on veut pouvoir approcher d'une manière innovante, une telle complexité sans s'y perdre.

INNOVATION SOCIALE

Se saisir de ses propres problématiques de travail et se constituer en laboratoire social, selon une démarche horizontale et transdisciplinaire, à l'heure où ce travail est généralement concentré dans les mains des bureaux d'expertises, fait partie des éléments de cette "innovation sociale".

LES ATELIERS PUBLICS POPULAIRES COMME LABORATOIRE SOCIAL

POLITIQUE DES ESPACES ÉPHÉMÈRES

Il y a certainement plusieurs approches possibles pour définir ce qui fait laboratoire social. Celle qui m'apparaît fondamentale, c'est l'approche politique. Les Ateliers Publics Populaires (c'est une redite) sont nés d'une profonde insatisfaction ressentie face au travail sectorisé, au milieu associatif dirigé par ses projets, et à la créativité mise au service d'une société hyperactive aliénante (entre autres). Le choix de se constituer en laboratoire social tient au désir de retrouver et/ou de construire des voies existentielles émancipatrices répondant à ces insatisfactions. Nous avons envie de dépasser la position du passager clandestin chahuté par les cadres sociaux, pour aller vers une compréhension des enjeux qui traversent nos pratiques. Nous faisons « laboratoire » car nous nous saisissons d'une étude de ce que nous sommes au regard de nos parcours, de ce qu'est l'environnement qui nous entoure, et des interstices sans surveillance dans lesquels nous pouvons expérimenter un rapport au monde qui nous convient mieux. La proposition est politique car cette étude et ces expérimentations ont vocation à déborder sur le reste de l'espace public, pour aller vers un changement social désirable.

Nous cherchons dans nos parcours, dans les rues tortueuses ou sur la grande place, dans une situation en train de se vivre, dans les restes de l'aire industrielle, dans les champs vierges et même dans les institutions bien gardées, ce qui relève de l'ordre du possible, du libre et du potentiellement créatif. L'exercice de la dissection et de la description de nos insatisfactions trouve son homologue positif dans l'expérimentation de libertés désirées dans des espaces que l'on se crée nous-mêmes, ou que l'on occupe temporairement dans la cité. L'énergie du Do It Yourself, cette envie de « réaliser » même si nous ne possédons pas les codes et les moyens officiels de ces

réalisations, sont des moteurs indispensables et exaltant qui nous transportent dans un univers où les frontières sont fluides et perméables. Le laboratoire n'a pas de lieu, ni de bureaux, ni de salles de conférences. Il utilise, détourne, construit des espaces, de façon temporaire pour provoquer un décalage par rapport au quotidien des lieux. En laboratoire, l'expérimentation va au delà de l'expérience, c'est une situation provoquée volontairement dont on analyse les enjeux, dont on conscientise le mouvement.

À l'image du skater qui déambule dans une ville inconnue, et qui au fur et à mesure de ses digressions géographiques, rencontre des "spots" sur lesquels il se focalisera pendant un instant, nous ouvrons des espaces temporaires de créativité loin de leur destination d'origine. Chaque spot étant unique, le skater apprendra une nouvelle façon de réaliser ses figures, il apprendra de nouveaux mouvements, et en plus de ce travail sur lui-même, c'est le "spot" qui sera utilisé différemment dans la ville. Le banc, le muret, le handrail, ne seront plus des endroits pour s'asseoir ou pour nous guider, ils seront des tremplins pour voler, pour glisser, le temps de la session. Ainsi le skater va se jouer de l'utilitarisme des objets urbains pour les réorganiser temporairement à sa façon. Consciemment, c'est une manière d'exister dans la ville. Le laboratoire propose une pratique du décalage conscient qui s'inspire de cette approche.

Un autre exemple, à propos du graff et de cette énergie éphémère sous laquelle agit un processus permanent :

« ah si ! juste un truc que je voulais dire, c'est que tu vois le graff, le tag, c'est quelque chose à la fois très éphémère, spontané, à l'arrache, complètement désorganisé, mais en même temps, c'est super pointilleux, très cadré. Les mecs qui sont à fond ils font ça de manière méticuleuse, ils prennent les plans des métros et des sous terrains... Sur les matériaux aussi, la gravure, les tags à l'acide, les extincteurs... Ils en viendraient à faire de la recherche, des maths ! Quand on parle de ça c'est très pointilleux, mais c'est ultra marginal, il n'y a rien de plus marginal que de faire du tag. C'est nul ! Taguer des murs !!!! Mais c'est ce paradoxe qui me fait triper. » Paul, entretien Avril 2008

Nous retrouvons cet aspect dans les Ateliers Publics Populaires, qui pourraient aussi se définir comme des espaces éphémères où l'on collectivise et rend visible des

démarches de recherches permanentes qui constituent le cœur du processus.

L'ATELIER COMME ESPACE INTERMÉDIAIRE DE TRAVAIL DE LA MATIÈRE SOCIALE

Nous démarrons souvent nos journées d'autoformation ou interstices par un travail de la matière "dure", ou palpable. L'idée est de montrer comment on peut passer de façon fluide à la manipulation des outils (visseuses, scies, pinceaux, guitares...) et de la matière (bois, fer, peinture, musique...), à l'utilisation d'outils de conceptualisation et d'analyse (cartes de pensée, analyse horizontale des entretiens, grilles...) pour travailler une "matière sociale" composée de récits de parcours, de lectures, de situations, de mots, de mouvements...

« Je vois un prétexte dans les matériaux de Recherche-Action, les cartes de pensées, les mots, les représentations. Je vois du sens déjà. La matière qui n'est pas palpable, c'est de la matière quand même. Dans une culture matérialiste, la matière non palpable n'existe pas, mais ça dépend du cadre culturel. Nos cadres sont différents, ici, cette matière, on peut la créer. » Tâm, atelier 27 avril 2010

Le travail de la matière sociale entraîne un type de relation particulier entre les chercheurs-acteurs. Nous ne cherchons pas une communion d'affects (Paul Virilio dans la revue Ravages « une communauté d'émotions qui débouche sur un communisme mondial des passions »), ni la réalisation d'objectifs ou de projets communs. Nous nous organisons sur une démarche partagée et fondée sur l'essence même de ce travail d'atelier. Cette démarche est une nouvelle raison pour nous de faire collectif. Ni dans la sphère privée, ni totalement dans la sphère publique, nous ouvrons des espaces intermédiaires où l'individu peut se positionner de manière cohérente, sans souffrir du poids des cadres sociaux du privé ou du public. Il s'agit réellement d'un cycle de travail, qui garde la notion de partage qu'on trouve dans la convivialité et la connivence, et qui tend vers une objectivation qu'on exige dans les séminaires publics plus « froids ». Ce "partage objectivant" est un intermédiaire ou une rencontre entre la convivialité d'un temps d'échange chaleureux, et l'exigence d'une production de connaissance objective et généralisable.

De la même manière, la particularité de cette matière sociale, suggère et entraîne un passage de l'individu au collectif singulier.

RAPPORT ENTRE INDIVIDU ET COLLECTIF AU SEIN D'UN LABORATOIRE SOCIAL

L'intérêt du collectif tient au fait qu'il facilite la conscience de notre place dans l'histoire, dans les mouvements sociaux, dans l'économie, dans les champs culturels et dans la situation en train d'être vécue. Par le collectif, la multitude des connaissances qu'il possède et les inter-actions entre les gens, on peut arriver à une meilleure conscience de notre position d'acteur. Le monde est complexe et la forme collective de travail en recherche-action permet d'aborder cette complexité, alors que seul on peut être enfermé. Il est difficile seul d'aborder une totalité. Le collectif est alors un bras de levier pour la réappropriation des savoirs et pour toucher une complexité d'apparence inaccessible. Mais il est essentiel de trouver une forme collective qui soit respectueuse de l'individu, et de travailler à un positionnement individuel qui n'empoisonne pas le fonctionnement de groupe.

"L'association d'égoïste" telle que la nomme Stirner dans "*L'unique et sa propriété*" est peut être une bonne façon de décrire les formes collectives en mouvement que nous créons.

« Je crois que dans la formation de tout collectif, on peut observer des divergences d'intérêts donnant lieu à des refoulements ou des concessions d'aspirations individuelles pour la survie du collectif, ou au contraire à une simple dissociation des individus [...]

Il semble qu'un collectif fondé sur la confrontation libre et sincère des volontés individuelles ainsi que sur la libre association ou dissociation continues et perpétuelles des individus puisse être assez efficace. » Paul, Atelier 13 Février

Les volontés de changement sont propres à chacun, mais nous nous retrouvons dans la démarche pour les réaliser. Il y a donc un aller-retour permanent entre le groupe et l'individu. À la fois l'individu formule des aspirations égo-centrées qui peuvent prendre de la place dans le collectif et à la fois le groupe a sa logique propre qui permet d'objectiver et de relancer ces aspirations.

Nous partons des récits de parcours d'expérience pour déclencher la recherche-action, nous mettons donc l'individu au centre. Dans le même élan, nous comptons créer du collectif pour fertiliser les terrains de recherche de chacun, quitte à inventer de nouvelles relations de l'individu au collectif. Car les groupes sont parfois

conformistes et excluant. Nous ne nous retrouvons pas dans la dynamique de groupe traditionnelle au sens où l'individu devrait "s'adapter", se contorsionner. Nous essayons d'éviter cet écueil tout en stimulant un minimum de dynamique collective par des règles de base. Nous observons ici un mouvement entre deux pôles extrêmes, d'un côté l'égo-trip et de l'autre le collectivisme conformiste. La qualité d'écoute, le "partage objectivant", la réflexivité, le positionnement personnel au-delà des casquettes de chacun, le décalage par rapport aux formes instituées de collectifs, composent ce corpus de règles minimales.

Les individus comme les groupes ont tendance à être totalisant, c'est certainement assez naturel. Ces règles minimales peuvent être pensées de manière souple, évolutive, fluide, aussi instable que cela puisse paraître, c'est une forme indispensable si l'on veut garder le mouvement qui anime ces collectifs.

Pour reprendre à nouveau la métaphore de l'organisme, le changement, la métamorphose et la souplesse sont essentiels à la santé d'un corps vivant. Le collectif que nous expérimentons relève de ce même besoin organique d'évolution consciente et d'adaptabilité pour ne pas devenir rapidement obsolète et destructeur pour ses parties.

HORIZONTALITÉ ET TRANSDISCIPLINARITÉ : ENTRE INCONFORT ET MOUVEMENT.

Il nous reste plusieurs points encore houleux et tangents à dépasser. Nous travaillons en "work in progress", nous apprenons au fur et à mesure que nous faisons, donc nous sommes confrontés régulièrement à des difficultés qu'il faut nommer et comprendre, pour les remettre en jeu dans les situations suivantes.

LA POSITION DU FACILITATEUR / ACCOMPAGNATEUR

Pendant les temps d'ateliers, ou entre les ateliers lors des entretiens et du travail collaboratif à distance, nous endossons des postures d'accompagnateur par la recherche-action.

Il est souhaitable de casser le rôle classique de l'animateur ou du professeur pour créer une situation horizontale. Chacun a quelque chose à apprendre et à partager, il est possible de se passer des figures descendantes et verticales de la transmission académique de connaissance. Pour autant il est nécessaire de temps à autres d'avoir un élément catalyseur pour désamorcer les

réticences, décoincer les positions attentistes. Mais quelle posture adopter ? Comment passer par les étapes élémentaires de la démarche, tout en laissant la situation prendre une tournure imprévue ?

« En fait je suis danseur, et je donne des cours de danse, mais j'appelle ça des ateliers de danse. J'ai commencé par donner des cours, mais j'ai envie de l'orienter vers l'atelier, non un cours. Un cours on transmet un truc spécifique à des élèves. [...] Je travaille sur la posture d'animateur, j'ai envie de trouver la démarche juste, donner un truc minimal, pour que ça puisse créer, que ça ait lieu. Tout en donnant un minimum pour donner une base concrète. La question qui m'anime c'est : quel est le minimum pour qu'un atelier ait lieu ? Si tu donnes énormément de dispositifs, de règles, de contenu, il n'y a pas forcément la marge de liberté pour que chacun se réapproprie la chose. Si tu en donnes trop peu il peut ne rien se passer, ce ne sera peut-être plus un atelier » Tâm atelier 29 avril 2010

Les rôles de « déclencheur », de facilitateur, d'accompagnateur, jouent sur des limites fines et sensibles. Il faut savoir laisser la situation se construire en dehors de ce qu'on a présagé d'elle, rester souple sur le programme, tout en gardant le cap sur les impondérables de la démarche (production de connaissance, conscientisation de la situation, cf. plus haut "règles souples et organiques de l'individu au collectif").

Nous avons été parfois assez stricts sur le programme prévu, ce qui nous a finalement bloqués à la surface de ce qu'il proposait. Il s'agissait quasiment d'une logique de diffusion culturelle classique, ou d'animation type éducation populaire.

À l'inverse, nous avons aussi été trop effacés lors d'une situation collective en mouvement où les activités fourmillent, mais où finalement il manque un cran pour être en recherche-action, faute de culture commune de travail.

Certains participants aux journées d'autoformation ou interstice sont en attente d'une animation plus forte et d'une plus grande rigueur sur le programme. Il est intéressant de noter comment certaines personnalités « animatrices » prennent le dessus dans des situations horizontales, qui leur paraissent inconfortables. Il est vrai que l'aspect désinvolte de ces journées peut troubler, voir même mettre mal à l'aise. Car cela suggère que chacun s'empare d'un rôle participatif puisqu'il est difficile de venir en spectateur. Donc il n'y a de désinvolte que

l'apparence, car derrière c'est un réel engagement personnel qui est sollicité.

*UNE PENSÉE DU MOUVEMENT ET EN MOUVEMENT,
BUTINAGE EXPÉRIENTIEL ET TRANSDISCIPLINARITÉ*

« je ne vois pas pourquoi j'aurais à me justifier de la multitude de mes identités, de m'en départir au travail, devant mes amis, en famille. Ce serait presque se laisser vivre, laisser vivre cette multitude. On ne cherchera pas à aborder la multitude tout le temps, mais on sera libre de pouvoir le faire, car on aura des récepteurs préparés à ce type de fonctionnement. » Max, atelier Janvier

Une grande partie du temps d'atelier est consacré à décrire ce qui fait multiplicité, butinage et mouvement dans nos parcours. Nous connectons entre chercheurs-acteurs sur nos expériences de "butinage", ce qui nous permet de toucher du doigt l'infinité des formes qu'il peut prendre. Cette richesse de l'expérience qu'on ne saurait cloisonner est une revendication. Nous aimons tirer des fils divers entre les histoires de vie, avec de la littérature, des pratiques artistiques ou sportives, des films, des rencontres... Le travail de connexion est infini et exaltant. En conséquence, nous sommes souvent submergés par ces couches multiples des existences qui s'interconnectent. Penser le mouvement, avec une pensée mouvante est un exercice périlleux ordinairement. La tâche est infinie, et l'entendement a ses limites.

Henry David Thoreau, dans « walden » décrit la situation de l'homme qui boit son café le matin en s'abreuvant de journaux « sans songer un instant qu'on vit dans la ténèbre de l'insondable grotte de mammoth qu'est le monde, et qu'on ne possède soi-même que le rudiment d'un œil ».

Il serait dommage de revendiquer le butinage expérientiel pour finir perdu dans "l'insondable grotte du monde". Nous devons garder en tête l'idée de faire émerger des problématiques communes, des concepts. C'est aussi à ce moment-là que la recherche-action est agente de transformation sociale, quand la création de concepts délivre de la multitude écrasante. Mais ces concepts doivent émanciper et pas enfermer. Ils ne sont pas là pour restreindre la multiplicité ou pour restreindre le butinage, mais pour les accompagner, les rendre plus légers.

L'approche de Morin est intéressante à ce sujet : « La pensée de la complexité, on le voit, n'est nullement une pensée qui chasse la certitude pour mettre l'incertitude,

qui chasse la séparation pour mettre l'inséparabilité, qui chasse la logique pour s'autoriser toutes les transgressions. La démarche consiste, au contraire, à faire un aller-retour incessant entre certitudes et incertitudes, entre l'élémentaire et le global, entre le séparable et l'inséparable. [...] Il faut articuler les principes d'ordre et de désordre, de séparation et de jonction, d'autonomie et de dépendance, qui sont à la fois complémentaires, concurrents et antagonistes, au sein de l'univers. »

Dans cette pensée du mouvement et en mouvement, il est important de déconstruire les modèles allant de soi qui enferment, il nous revient donc d'en proposer d'autres qui libèrent, de les expérimenter et de les évaluer. Mais il est difficile d'envisager que l'on puisse construire nos propres modèles, nous avons peur de nous emprisonner nous-mêmes et de recréer d'autres schémas.

« Un des modèles auquel je suis confronté, c'est celui qui dit "je vais devoir m'acharner pour gagner mon pain, lutter contre tout le monde, et ainsi m'en sortir". Voilà un des modèles contre lesquels je lutte. Je m'aperçois comme ces modèles sont partagés par les gens. Quand tu discutes, ça fait partie de l'ordre du sous-entendu. Les gens se comprennent facilement grâce à ces modèles, c'est de l'allant de soi, qu'on ne remet jamais en cause. Être libre par rapport à ce modèle, c'est l'accepter et en être complètement conscient. Sinon on est esclave de soi, et on revient à la racine de l'esclavage, et de "se fliquer soi-même". » Tâm, entretien juin 2009

Cet effort de modélisation demande d'imaginer des modèles économiques, sociaux, culturels, qui contiennent en eux le germe de leur propre dépassement, qui laissent libre le mouvement, tout en offrant une structure qui puisse permettre l'épanouissement.

C'est ce que nous avons expérimenté d'une manière intégrale lors des journées d'autoformation par la recherche-action, autour de l'univers de Maxime Faucher. Ce dernier y présentait les passerelles qu'il fait entre ses peintures, sa pratique du free ride en skate, ses études, ses choix de vie, son travail de designer, ses lectures, ses vidéos, ses projets d'interface informatique donnant accès à une infinité d'archives... L'invitation consistait à présenter le travail de Maxime et à pousser chacun à le réaliser en utilisant les perches qui étaient proposées dans le lieu. Les individus étaient tous participants, ils se présentaient avec cohérence en laissant de côté leurs casquettes, chacun amenait des matériaux, de la nourriture... C'était le modèle de l'open-source à tous les

étages, ce qui a permis à tous d'être nourris (au sens figuré comme au propre) par cette situation horizontale. Même si l'on s'entendait sur l'importance de l'existence d'un tel espace et du modèle proposé, ensuite nous avons eu du mal à recueillir les écrits de chacun, qui auraient pu servir à l'élaboration théorique d'un modèle open-source transdisciplinaire (sortant de la sphère informatique).

*ENTRE DIY (DO IT YOURSELF) ET PARTENARIATS,
VERS UNE TRANSFORMATION SOCIALE*

Il y a une part de subversion dans ce cycle de travail "Ateliers Publics Populaires". Nous proposons une expression des aspirations individuelles et collectives hors du contrôle social identifié (reste celui que nous perpétons nous-mêmes). Nous croyons au fait que ces espaces peuvent servir le monde associatif, ils sont formateurs, et gratuits de surcroît. Ils peuvent même servir les institutions à qui on offre une photographie du territoire prise par ses habitants eux-mêmes, une connaissance sur les mouvements locaux, sur les enjeux territoriaux et des propositions alternatives en matière de politique de développement local. C'est encore une fois une histoire de mouvement entre plusieurs pôles : nous proposons un travail subversif qui peut enrichir potentiellement le développement culturel, l'émergence de réseaux, la mutualisation entre les associations...

Après plusieurs rencontres avec d'éventuels partenaires, nous avons souvent entendu qu'eux mêmes se retrouvent dans les insatisfactions précédemment décrites. Ils jugent nos pistes et nos solutions pertinentes. Mais il reste que ce travail dérange, dans la mesure où il est "flou", intégral, "intellectuel", subversif., nébuleux, implicant... Puis quand nous présentons notre démarche remettant en cause la logique de projet, à des institutionnels qui tous les jours achètent des projets, nous faisons froncer plus d'une paire de sourcils. Alors, tout en maintenant des liens avec ces partenaires qui sont intéressés, sans vraiment franchir le pas de l'aide financière, nous choisissons de créer les espaces quand même, de le faire. C'est même parfois d'autant plus enrichissant car cela nous fait développer des modèles économiques alternatifs, entre usagers de la démarche par des systèmes de contributions volontaires.

Si nous cherchons des partenariats institutionnels, ce n'est pas pour la reconnaissance qu'ils amènent ou pour lancer un projet qui ne verrait pas le jour sans leur aide. La

reconnaissance provient de l'auto-évaluation que les membres du collectif font d'eux-mêmes, et le processus de travail voit le jour avec ou sans moyen. Par contre, c'est bien dans une logique de transformation sociale que nous comptons collaborer avec les collectivités. Les chercheurs-acteurs construisent une parole qui a vocation à percer dans l'espace public. Ainsi nous souhaitons par exemple que les présents extraits d'entretiens puissent résonner dans d'autres sphères que celles où ils ont été prononcés ou écrits.

La question des moyens financiers se pose également. Vivre de la recherche-action en soi me semble être une sorte de piège, tout comme vivre du rock'n'roll l'a été, au sens où c'est une pratique de l'individu au collectif à vocation émancipatrice, qui se mettra elle-même le boulet au pied si elle devient dépendante des aléas économiques et politiques. Par contre, le lien que les chercheurs-acteurs vont entretenir avec les institutions, les associations, les pratiquants libres, peuvent relever d'un intérêt général, à condition qu'on le redéfinisse. Ainsi, monter une équipe qui par une démarche de recherche-action est à même de recomposer les dimensions de l'intérêt général local et d'accompagner les acteurs locaux à la compréhension des enjeux territoriaux, me semble être une opportunité énorme pour les institutions. Elles peuvent retrouver là un levier d'action perdu au grès du marché, de la décentralisation, de la mondialisation, du capitalisme cognitif, de la déresponsabilisation de l'Etat, du mainstream culturel...

Enfin, toujours grâce à l'énergie du DIY, nous déplaçons notre démarche de façon indépendante par rapport aux pouvoirs publics, mais interdépendante vis à vis de réseaux autonomes, associatifs, culturels, sociaux, qui alimentent en permanence nos collectifs. Le partenariat avec l'Etat et les Collectivités Locales est à envisager au même titre que celui avec les parties prenantes de ces réseaux interdépendants, et non comme une dépendance à l'égard d'une politique particulière sectorisée et déjà en place. Cette politique intersectorielle avec laquelle nous souhaitons élaborer des partenariats, est une politique que nous désirons construire. La transformation sociale est aussi à entendre à ce niveau, il s'agit de transformer au sein des institutions l'essence même du partenariat qui nous engagera

DISCUSSION

Christian Maurel : Au-delà de la richesse, de l'intérêt et du sens pratique de cette expérience, c'est la démarche de recherche-action qui s'en trouve éclairée et interrogée notamment dans sa relation au savoir et aux objets d'investigation.

Pour le dire brutalement, ici, la démarche de recherche-action rompt avec la fameuse rupture épistémologique bachelardienne largement reprise par les sciences humaines (voir le métier de sociologue de Bourdieu, Passeron et Chamborédon) qui, au motif d'objectivation prend toutes les précautions de distanciation avec l'objet de recherche, surtout quand celui-ci se mêle de parler et de dire de lui-même quelque chose qu'il pense vrai et utile à la recherche.

La recherche-action a beaucoup d'éléments communs avec ce que certains chercheurs pratiquent et défendent sous le vocable d'approche clinique qui fait de l'individu en situation le co-constructeur du savoir. (Voir par exemple la sociologie clinique de Vincent de Gaulejac, Fabienne Hanique et Pierre Roche). La question se pose alors, comme indiqué dans la présentation de l'expérience, de la bonne posture de l'initiateur de la recherche-action : accompagnateur, incitateur, référent, garant... ?

Ainsi, la production du savoir est en même temps transformation de la relation des acteurs à leur propre situation. On remet l'individu et l'expérience au centre, non plus en position d'objet mais de sujet. Comme le dit Pierre Roche, ce qui peut aliéner un individu est en même temps ce par quoi il s'émancipe. Entre les deux états, se situe la recherche-action réflexive, critique et constitutive de savoirs, ce que j'appelle un travail de la culture (savoirs, actes artistiques, représentations...) dans lequel ceux-ci sont à la fois sujet et objet du travail.

L'image de la caverne est assez éclairante. Dans l'allégorie platonicienne, la source et fondement de la vérité sont transcendants. La lumière vient d'en haut, d'un ciel des intelligibles. Dans la recherche-action, nous sommes dans l'immanence. Le savoir vient de l'expérience (on pourrait là aussi dire qu'il pousse du milieu) par un cheminement qui en constitue à la fois le processus et la source. Il ne s'agit pas d'aller chercher le soleil ailleurs pour éclairer la caverne, celle de la société complexe comme sa propre caverne intérieure. C'est nous-mêmes qui, en marchant, éclairons nos pas, ce qui nous permet d'avancer. Ce processus-là, c'est précisément ce que nous pouvons nommer la recherche-

action. Ainsi, ce processus de cheminement devient une question à la fois théorique, méthodologique et pratique centrale comme l'est la maïeutique socratique (Voir les dialogues de Platon de Victor Goldschmidt). Est-elle tâtonnante ? Va-t-elle d'un pas assuré ? Est-elle tributaire de la singularité des expériences ? Peut-elle se formaliser, au moins pour partie, en une méthodologie dont d'autres pourraient se nourrir ?...

Dans ce processus engageant des personnes particulières prises dans des situations singulières, comment produire des savoirs objectifs au sens scientifique, c'est-à-dire transférables, voire généralisables ? Comment passer de subjectivités agissantes et réfléchissantes à l'objectivité ? La rigueur de la méthode et l'outillage conceptuels sont-ils des garants suffisants ? À moins que, dans la recherche-action, le critère de la vérité soit autre, qu'il soit à trouver dans sa portée pratique de transformation des situations et d'émancipation des individus. Nous serions alors dans une épistémologie d'un pragmatisme à la William James, dans une vérité conçue et mesurée à l'aune de la réussite pratique. Mais alors qu'entendre par transformation sociale réelle et par émancipation des individus acteurs-chercheurs ? Encore un beau chantier devant nous. Pour cela, il faudrait développer une communauté active de praticiens-chercheurs, comme il existe des communautés de savants. C'est, sans doute le sens et la fonction des séminaires et des forums.

Georges Goyet : Le témoignage très riche et intéressant de Nicolas aborde la question du capitalisme cognitif à partir de son analyse des dérives de l'éducation populaire et des difficultés de nombreux jeunes pour trouver un emploi car leurs « parcours multiples, polyvalents » sont un handicap comparativement à une qualification spécialisée pour des postes bien définis. Il parle de « capitalisme de projet », d'une « nouvelle forme d'industrialisation du travail », où « ce qui est vendu c'est du savoir, c'est de la connaissance, c'est des capacités organisationnelles, c'est du projet ».

Dans le paysage qu'il esquisse, il fait apparaître nos difficultés à faire sens, à comprendre et à se situer dans le contexte global actuel qui est l'objet de formidables mutations. Je partage beaucoup de ses points de vue et pour contribuer aussi à la description du paysage je vous propose quelques autres formes descriptives de nos situations. Elles s'appuient sur la reconnaissance des processus engendrés, dynamisés par la révolution en

cours de l'information et de la communication.

Schématiquement, au cœur de ces processus se tissent de nouveaux rapports entre le matériel et l'immatériel, entre la dématérialisation et la rematérialisation. De nouvelles divisions et organisations du travail émergent, en hybridation avec celles des 1^o et 2^o révolutions industrielles. De là où la personne tendait à être réduite à la seule fonction d'interface « machinique » entre deux machines, en attendant d'être remplacée par un automate, par une autre machine, on est passé petit à petit et de plus en plus à une sollicitation de la personne dans son entiereté – sa capacité d'initiative, de mise en relation, d'observation et d'adaptation, d'innovation ..etc. Sollicitation « totalisante » et encadrée, hypercontrôlée où la culture, l'expérience de la personne, ses savoirs (savoir faire, savoir être, connaissances, compétences) sont de véritables « matières premières ».

Cette montée de la mise en exploitation de ces « matières premières » singulières trouve différentes formalisations. L'une d'elle est celle nommée « économie quaternaire ». Elle percole les économies primaire, secondaire, tertiaire et elle se décompose en quatre économies : l'économie du sens, l'économie de l'information, l'économie de la relation, l'économie des connaissances.

Je crois qu'ici, pour beaucoup d'entre nous la culture est perçue, pratiquée comme un domaine central pour notre devenir. Elle n'est pas QUE « le supplément d'âme », la distinction, le loisir et divertissement. Elle est « aussi » déplacée dans le champ des ressources stratégiques pour la production industrielle de richesses. L'esquisse de grille de lecture avancée doit sans doute vous parler et peut vous amener à appréhender votre capital « immatériel » et ses conditions d'exploitation, aliénation, émancipation.

Participant : C'est quoi une expérience, c'est quoi un atelier d'auto formation ? Qui vient ? Comment ? Où ?

Nicolas Guerrier : Il y a plusieurs espaces. Il y avait les ateliers de recherche-action où l'on discute des parcours d'expériences à partir d'une retranscription papier du récit du parcours de la personne. On fait des correspondances entre les parcours, c'est de là que j'ai extrais la problématique sur le capitalisme connectif. C'est-à-dire qu'en croisant des entretiens, on y trouve des relations, on arrive à produire une connaissance généralisable.

Il y a un deuxième espace, ce sont les ateliers d'auto formation. On est sur un thème plus précis ou sur le parcours d'une personne et on essaie de faire un travail de

connexion entre les différentes sphères du parcours. n va se doter d'outils pour faire ces connexions à partir de termes précis. Par exemple, à la séance du 27 mars, il y avait Maxime qui présentait à la fois des toiles qu'il avait peintes, sur sa pratique du skate, des vidéos qui étaient diffusées dans le même espace, une carte de pensée qui était dessinée au sol où on avait un peu toutes les sphères de l'existence. Il y avait des toiles blanches aussi par terre où les gens pouvaient aller peindre. Il y avait un skate, on pouvait apprendre à faire du skate et on faisait un travail de lien entre ces activités sans être dans une animation socioculturelle où on va d'activité en activité et puis on a passé une bonne journée

Julien- Moi j'ai vécu cet atelier d'autoformation comme une sorte de préalable. Le moment le plus fort, c'est la réflexion collective que l'on a eue. On s'est retrouvé à douze, puis huit pendant plusieurs heures à réfléchir autour de l'emploi et de notre rapport à la société. Il y a eu une grande particularité à cet échange, il y avait un vrai respect de parole des autres, beaucoup de personnes ont réussi à sortir des choses qui sortent assez rarement. On s'est rendu compte qu'il y avait des points communs aux personnes présentes, dans les thèmes et dans la façon d'aborder certains thèmes. Notre rapport au réel est quelque chose d'un peu universel et l'expérience de chacun pouvait servir au groupe. Ce qui était entrain de se jouer au sein de ce groupe est la production d'une pensée collective qui émergeait sans être non plus enfermante. C'est-à-dire qu'on n'était pas obligé de l'adopter et de faire corps avec cette pensée-là qui était là et en mouvement. J'en suis reparti troublé avec de la réflexion pour les jours à venir. Je suis entrain de me demander quelle action maintenant pourrait s'enclencher.

Participant : - De ce que j'entends j'ai l'impression qu'il y a le côté atelier où l'on vient pour apprendre quelque chose et vivre une expérience avec quelqu'un qui maîtrise un domaine avec des points communs. Il y a un côté transmission.

Nicolas Guerrier : Au niveau de la transmission, il n'y a pas une transmission d'experts, de savants à des profanes, c'était quelque chose d'assez horizontal. C'est là où ça se différencie d'un cours magistral. Pour ce qui est du partage, c'est un mot qui est beaucoup ressorti ce jour-là. J'ajoute l'idée de partage objectivant. La confrontation des parcours, le fait que l'on essaie de voir ce qu'il y a de commun entre les gens, on essaie d'aller vers quelque chose de plus objectif, on n'est pas sur la simple

connivence, on n'est pas non plus sur de la simple affinité. La production de connaissance c'est essayer d'objectiver des constats sur ces situations-là. Il y a une sorte de partage mais qui n'est pas que dans la connivence.

Participant : Je me pose la question de l'impact sur l'individu. Quels sont les publics qui y ont participé ?

Nicolas Guerrier : Ce sont des temps éphémères, qui ne sont pas permanents mais par contre ils mettent en visibilité un processus sous-jacent qui lui est plus continu. Les temps entre les espaces d'auto formation sont riches. Il y a un travail d'accompagnement entre ces temps-là.

Ce sont des moments où l'on fait des entretiens avec les gens, on lance une situation. Les personnes sortent un peu retournées, contentes ou pas contentes. L'idée c'est qu'après on puisse retravailler sur ces matériaux. On est là pour faciliter leur démarche de recherche. Ils ne sont pas simple participant, ils sont créateurs et le plus important c'est qu'ils s'auto saisissent eux-mêmes de leurs propres problématiques.

C'est le travail de processus sachant que ces personnes retournent, dans leur environnement professionnel ou associatif avec une parole autrement construite. C'est aussi cela qui est transformateur. Leur travail qu'ils pouvaient trouver assez cloisonnant avec des frontières qui les étouffaient, ils arrivent grâce au travail de recherche à les pousser. C'est ce côté transformation sociale qui un moment donné légitime la personne dans une pratique de recherche-action.

Participant : Quelles sont les personnes qui participent ?

Nicolas Guerrier : C'est varié. On peut se retrouver avec des personnes entre 20 et 35 ans, des personnes qui sont au RSA ou au chômage qui se demandent où ils vont aller, contents à réfléchir et développer des outils. Parfois des personnes plus âgées, des parents, des gens de

l'éducation populaire classique, on est dans l'intergénérationnel. Il y avait même des enfants avec leurs parents. Pour la carte de pensée c'était une ado qui avait douze, treize ans et qui a participé.

Participant : Moi je voulais savoir comment tu te positionnes par rapport à l'institution. Je pense que l'institution peut avoir le recul de se laisser interroger sur sa pratique mais comment est-ce que l'on l'interroge sur sa pratique ? L'idée de la commande de dire on vous laisse toute liberté pour vous interroger sur votre pratique elle est difficile à faire. Comment vous les acteurs de cette transformation-là vous vous positionnez par rapport à ça ? Est-ce que c'est un positionnement qui vous convient ? Est-ce que c'est quelque chose sur lequel vous serez sensible pour l'avenir ou est-ce que c'est déjà trop cadré pour être un mode d'intervention ?

Nicolas Guerrier : Je fais partie d'un milieu de « do it yourself » du punk rock, du hardcore, du BMX, qui est plutôt subversif. Je ne réfléchis pas trop à l'institution, je n'y mets pas les pieds je fais les choses moi-même, je m'autonomise. D'un autre côté j'ai vu plein d'institutionnels qui étaient bien plus punk que plein de punks qui étaient très fermés dans leur façon d'être, qui étaient dans du mouvement, qui savaient dans leur bureau repousser aussi les frontières, jouer sur ces frontières-là, créer des espaces où il y avait des choses qui étaient possibles dans l'institution. Avec l'institution, quand je présente des choses comme je viens de le faire, il y a des gens qui réagissent ça ne les intéresse pas et je ne vais pas forcément travailler là-dessus. Par contre j'ai trouvé des ouvertures. Je ne prends pas l'institutionnel comme quelqu'un de complètement fermé, parce que ce n'est pas le système qui fait les choses ce sont les gens.

L'ESPACE HYBRIDE DE L'ÉCHOMUSÉE GOUTTE D'OR, UN AUTRE RAPPORT AU TERRITOIRE

Jérémy Cordonnier – jeremie.cordonnier@recherche-action.fr – <http://blog.recherche-action.fr/trajeremie/>



J'ai suivi une formation portant sur le développement culturel puis ai travaillé pendant deux ans au sein d'un pôle d'associations d'économie sociale et solidaire tentant d'articuler commerce équitable, insertion et culture. Je fais également de la musique. À présent, je travaille dans une association de promotion des sciences et de la recherche auprès des collégiens et lycéens. Le cheminement qui est le mien est à l'état d'esquisse pour le moment en ce qui concerne l'expérimentation. Je pars de différentes insatisfactions et interrogations que j'ai, du fait de mon expérience de musicien, d'opérateur culturel et de citoyen, ce qui m'amène à investir un espace dans le 18ème de Paris : l'Echomusée Goutte d'Or.

MOTS CLÉS

Espace hybride : entre espace privé de par le statut du lieu et espace public de par la fonction qu'il remplit. L'espace hybride tente de définir le fait qu'il soit à la fois approprié (privatisé ?) par ses usagers et qu'il ait une dimension collective, partagée.

Collectif participatif : forme idéal-typique définissant un groupe d'individus qui agit collectivement à partir des préoccupations et des formes d'investissement individuelles en faisant en sorte que chacun trouve dans la dimension collective des leviers de sa propre émancipation. À mettre en balance avec les collectifs fondés sur des objectifs communs ou à un rapport affinitaire aux autres.

Production de connaissances et transformation / innovation sociale : question des articulations entre d'un côté la connaissance, la manière dont elle est

produite et partagée, et de l'autre la transformation de notre rapport au monde ainsi que l'invention de nouvelles formes concrètes de réponses aux problématiques sociales.

Espace culturel/espace de production d'un travail de la culture : Ne faut-il pas repenser les espaces culturels à la lumière du travail de la culture qui s'y joue, des mouvements individuels et collectifs qu'ils font naître, des configurations sociales qu'ils contribuent à transformer ? Notion à relier à celle d'*écosystème*.

MUSICIEN, OPÉRATEUR CULTUREL ET CITOYEN, UNE TRIPLE INSATISFACTION

En tant que musicien, je me retrouve mal dans l'idée d'être sur une scène dans un rapport frontal à un public somme toute relativement passif et consommateur, ledit « artiste » étant à l'inverse actif et producteur ou créateur. Cette forme de représentation ne touche pas à ce à quoi j'aspire avec ma pratique artistique, qui est plus de l'ordre de l'échange que de la reconnaissance. Par contre je me retrouve beaucoup plus dans des situations de création collective, dans des formes de jam sessions, d'ateliers

collectifs.

En tant qu'acteur, opérateur, ou ingénieur culturel – même si aucun de ces termes ne me convient réellement –, je souhaite remettre en question toute la rhétorique produite par les formations de « développement culturel de la ville » comme j'ai pu le faire ou de « politique culturelle » qui invitent à penser la culture de manière très réductrice et cloisonnée, en termes de diffusion, de

programmation, de formation, d'accompagnement des publics, de médiation.

Ce dernier terme, médiation, qui est avancé dans ces formations comme une évidence, une nécessité absolue, un devoir de l'opérateur culturel, mérite d'être réinterrogé à mon sens. Plus que « médiation » d'ailleurs, c'est le rôle des médiateurs que j'ai envie de questionner, les personnes embauchées par des lieux culturels chargées de permettre ou faciliter « l'accès à la culture » comme on dit. J'ai souvent l'impression qu'il s'agit surtout de répondre à l'impératif de diversité des publics posé par les pourvoyeurs de subventions publiques, impératif intériorisé par les structures culturelles sans toujours se poser la question du sens que cela a d'ailleurs.

Enfin, en tant que citoyen, je regrette trop souvent le cloisonnement des sphères socioéconomiques, la difficulté à dialoguer et construire avec des personnes issues d'autres univers, sculptées selon d'autres modèles que le sien. Je suis à la fois choqué, victime et responsable de l'enfermement dans lequel nous vivons, à vivre dans des microcosmes, à prendre des voies qui deviennent des vies. J'ai la conviction que c'est en connaissant mieux l'autre que nous pouvons créer du commun, vivre mieux ensemble, faire société et j'observe que plus nous vieillissons, plus nos relations sociales se cantonnent à ce qui nous ressemble, plus nos ambitions se trouvent incarcérées dans des lieux, des milieux et des luttes isolés les uns des autres.

L'ECHOMUSÉE

Ces trois allusions que je fais là trouvent un lien dans ce que je fais maintenant avec l'Echomusée, lieu dans le 18^{ème} arrondissement au cœur de la goutte d'or.

Ce quartier est un territoire laboratoire de plusieurs points de vue. Il est pilote pour les policiers qui font des stages à la goutte d'or avant d'aller en Seine St Denis. Il est un laboratoire de la mixité sociale pour les sociologues, les anthropologues parce qu'il héberge des populations d'origines sociales, religieuses et ethniques d'une multiplicité rare. Il est un laboratoire associatif puisqu'il concentre le plus grand nombre d'associations au mètre carré en France d'après ce que j'ai entendu.

L'Echomusée, situé au cœur de ce quartier est à mon sens un lieu laboratoire. J'ai découvert ce que j'avais peu vu dans d'autres lieux culturels où pourtant il y avait des médiateurs à souhait, des responsables des relations publiques etc. Ce qui m'a d'abord frappé c'est le caractère interculturel de ce lieu, où se croisent des personnes d'horizons très divers, qui ne vivent pas le territoire de la même manière. Sans faire d'angélisme, plus que le simple croisement de populations dans un même lieu, les rencontres que j'ai pu faire ou voir me poussent à penser qu'il y a là un réel espace de rencontre et d'échanges qui répond à un besoin dans notre société. Il y a comme une absence de porte à l'entrée de ce lieu-là où trop de lieux culturels que je connais multiplient les médiateurs pour faire en sorte que différents publics poussent leurs portes blindées par trop d'effets de distinction.

Au contraire, ce lieu qui s'identifie à sa façade jaune face au square Léon a ce qu'on pourrait appeler un *pas de porte*

pour désigner à la fois l'attractivité (le pas de la porte) du lieu et le fait qu'il ne produise pas, à première vue, de frontière. J'ai le sentiment que cet espace recompose le rapport au territoire, entre public, privé et privatisé. Il reprend la fonction première de l'espace public qui lui est de plus en plus privatisé, celle d'être un espace de dialogue, de rencontre, de partage de ressources communes.

L'Echomusée est de ce point de vue un potentiel laboratoire social capable de questionner notre société et de porter en lui-même des formes de réponses relatives au « vivre-ensemble ». Il est intéressant d'étudier la qualité de ce type d'espace que l'on pourrait désigner d'*espace hybride*, entre espace public et privé, entre espace physique et espace symbolique travaillant sur les représentations et la mémoire du territoire.

Qu'est-ce qui fait que cet espace est plus appropriable que d'autres ?

À quels besoins répond t-il ?

Qu'est-ce que ce type d'espace provoque sur le territoire, en termes d'organisation sociale ? En quoi ce lieu est-il un espace culturel ou un espace où s'opère un travail de la culture ?

Comment s'envisage la médiation culturelle dans ce cadre ?

L'Echomusée est porté par une figure emblématique : Jean-Marc Bombeau, habitant du quartier depuis vingt ans, qui connaît tout le monde ou presque.

Comme un prolongement de lui-même, l'espace de

L'Echomusée se présente comme une chambre d'écho des cultures en présence dans le quartier, un musée de mémoires provoquées, un lieu névralgique du territoire à l'instar de son animateur : figure de la goutte d'or qui entretient des relations privilégiées avec ses habitants, des plus jeunes aux plus vieux.

Quelque chose de très fort qui se joue dans cet aspect relationnel.

Entre mai et novembre 2009, j'ai travaillé aux côtés de Jean-Marc Bombeau à raison de 2 jours par semaine environ dans cet espace. Je connais aussi ce lieu pour y jouer de la guitare régulièrement. Des scènes ouvertes de slam sont organisées le mercredi tous les quinze jours. En réalité, il s'agit plus d'ateliers ouverts autour du slam parce qu'il n'y a pas que des slameurs ou des musiciens qui

participent, il y a une forme de création collective. C'est cette circulation dans ces moments-là qui est très stimulante, où l'on entre en relation avec les autres par des biais inhabituels, avec moins de distance. Les personnes relèvent de catégories sociologiques très différentes et, à travers l'échange artistique au départ, une sorte de communauté d'esprit se crée autour de ces soirées slam, alors même que des gens nouveaux s'y intègrent, que d'autres ne font qu'y passer. Ça m'intéresse de travailler là-dessus. De toute évidence, ce lieu est très multiculturel mais la question fondamentale reste : qu'est-ce qu'il y a de connecté, de partagé entre ces personnes-là ? Qu'est-ce qu'il y a d'interculturel ? Qu'est-ce que l'on échange au-delà des soirées slam ?

DES « ATELIERS POPULAIRES D'INITIATIVE CULTURELLE »

L'expérimentation que je propose consiste à mettre en place des « ateliers populaires d'initiative culturelle », les APIC, qui visent à provoquer une dynamique collective à partir d'un noyau de personnes qui gravitent autour de l'Echomusée. En partant des parcours d'expérience de chacun (expérience du territoire, parcours socioprofessionnel, formes de collectif investis, type d'engagement etc.), en les mettant en lien, en correspondance, nous souhaitons engager un processus collectif à même de faire *laboratoire social*, c'est-à-dire capable de soulever des enjeux, d'y répondre par des expérimentations et de mesurer les transformations opérées pour pouvoir produire une connaissance plus générale.

La forme de ces APIC se veut souple et mobile mais l'expérience que nous avons avec le LISRA nous incite à partir d'entretiens individuels sur les parcours d'expérience qui fournissent des matériaux de recherche et de mobilisation collective. Le postulat derrière cela est que les individus sont porteurs d'enjeux et de réponses par rapport à des problématiques publiques. Un travail en atelier collectif sur la base des matériaux d'entretiens cherche à faire émerger ces situations problématiques face auxquelles nous allons développer des réponses sous forme d'expérimentations.

Comme élément déclencheur, nous souhaitons mettre en place une journée interstice en juillet, forme ouverte à un public plus large que les APIC. C'est une invitation à l'échange lors d'un moment convivial associant

performances artistiques et intervention d'acteurs des interstices présentant leurs questionnements, leurs recherches. Les interstices pourraient se définir comme les formes qui émergent et s'inventent à des endroits que les organisations institutionnelles, étatiques ou de marché n'ont pas prévu. L'idée de la journée Interstice est de provoquer une forme d'échange nouvelle, qui ne se base pas sur le savoir d'experts reconnus comme pour les colloques, qui ne se limite pas à une forme artistique codifiée comme pour un concert ou une pièce de théâtre, mais dans cet entre-deux. Nous ne partons pas de rien à l'Echomusée puisque régulièrement s'organisent des scènes ouvertes de slam, de conte, des ateliers de théâtre, de cirque, des expositions par les artistes de la goutte d'or et d'ailleurs, régulièrement des chercheurs, des étudiants montent des projets sur ce territoire, régulièrement des débats s'engagent. Mais trop rarement le lien se fait entre ces différentes expériences, trop rarement il existe une transversalité de ces pratiques reliée à un sens qui donne à voir du commun. Cette journée Interstice propose de questionner l'Echomusée (Quelle est sa fonction sur ce territoire ? Qu'est-ce que cela raconte des envies, des besoins, de la créativité des populations de la Goutte d'Or ?...), en invitant chacun à se décaler par rapport à sa posture socioprofessionnelle pour nouer un échange producteur de sens, de questionnements qui touchent des problématiques publiques.

L'expérimentation par la recherche-action que je souhaite mettre en place s'attache donc à envisager cet espace de l'Echomusée comme un *écosystème* susceptible

de nous apprendre des choses sur le territoire de la goutte d'or, sur les manières de penser, de sentir et d'agir de ses habitants mais, au-delà, de provoquer une dynamique collective, qui développe elle-même des réponses

AVANCÉE DE L'EXPÉRIMENTATION

Nous avons finalement préféré engager un travail avec les usagers de l'Echomusée sous une forme très souple. En effet, suite à une réunion à l'Echomusée où nous discutons assis autour d'une table dans l'entrée du lieu, nous nous sommes aperçus que des personnes qui entraient à l'Echomusée se greffaient naturellement à la discussion. Nous avons simplement décidé de reproduire cette expérience informelle en se réunissant de la même manière mais en enregistrant les conversations de manière visible. Lors de deux après-midi, nous avons donc mis en place ce dispositif minimaliste pour voir ce qu'il en ressortirait. À ce jour, nous n'avons pas encore pris le temps d'exploiter les enregistrements mais ces séances informelles ont été plaisantes et surprenantes. En effet, lors de ces 2 journées, nous avons rencontré en particulier trois habitants du quartier qui se sont joints à la table très spontanément, attirés par les discussions.

M., marocain arrivé d'Espagne depuis un an à la goutte d'or, travaillant dans le bâtiment et jouant de la musique chaabi (musique traditionnelle marocaine/algérienne) au banjo. Jean-Marc Bombeau qui l'avait rencontré la veille au soir lui avait proposé de venir voir son lieu. Il nous a parlé de cette musique, de sa ville natale Figuig bâtie sur une oasis à la frontière avec l'Algérie, de son intégration en France facilitée par les connaissances qu'il a à la goutte d'or. Il a joué du banjo et, le lendemain, nous nous sommes donné rendez-vous lui, Aurélien (qui mène ce travail avec moi), Philippe (plasticien/travailleur social/ami de Jean-Marc et de l'Echomusée) et moi-même pour jouer ensemble, ce qui a été un moment assez magique, de dialogue des musiques et des cultures, réussissant à bercer deux touaregs qui passaient et sont entrés écouter.

Nous devrions prolonger cet échange à la fois sur un plan musical mais aussi en faisant un entretien avec Mustafa.

K., metteur en scène originaire du Maroc lui aussi qui a longtemps travaillé à la goutte d'or avec son association Graine de Soleil et qui est davantage engagé à présent dans le développement de festival d'arts de la rue dans des villages au Maroc. Réflexions avec lui sur l'espace public, les ateliers de pratique artistique, la difficulté de travailler à la goutte d'or.

relatives aux enjeux qu'elle soulève et produit une connaissance généralisable à d'autres territoire ou d'autres domaines.

O., chanteur d'un groupe de rap phare de la goutte d'or/Barbès. Nous avons évoqué les squats de Paris et de la goutte d'or, de l'hôpital Ephémère dont il a vécu la période la plus faste à un ancien garage Citroën au coin de chez lui. Il y croisait l'actuel responsable de l'Olympic café et du LMP, et dont il ne partage pas forcément la manière d'investir le quartier.

Je ne vais pas rentrer dans les détails de ces échanges dans le cadre de ce document mais deux remarques, en attendant la suite, me semblent intéressantes par rapport aux problématiques qui nous réunissent.

L'EFFET AIMANT : QUAND LE COURANT PASSE, ÇA ATTIRE LES AUTRES !

Nous ne sommes pas allés chercher les personnes, elles sont venues à nous, intriguées par les discussions. Cela rejoint la notion de situation médiatrice. La situation où il se passe quelque chose fonctionne comme un aimant, elle va attirer à elle des personnes et des éléments de son environnement. Dans une démarche plus classique de médiation culturelle (réflexe que j'ai même du mal à refreiner), nous serions allés au devant des gens pour expliquer ce que nous faisons et leur proposer de « participer ». Ici, nous vivons la situation en la laissant ouverte à ceux qu'elle intéresse ou interpelle. Il faut dire que la configuration de l'Echomusée, espace hybride à la frontière entre privé ouvert sur l'espace public, offre cette opportunité. Certes certaines personnes sont passées à l'Echomusée sans se greffer aux discussions et nous n'avons peut-être pas eu beaucoup de monde à la table mais les échanges n'en étaient que plus intenses et nous n'avions pas cette pression souvent présente chez le médiateur culturel à se dire « est-ce que je perds l'attention de mon auditoire ? » ce qui transforme le rapport.

L'ABSENCE DE CODE OUVRE LES POSSIBLES ET ÉQUILIBRE LES RAPPORTS

L'absence de cadrage clair des échanges permet plusieurs entrées. Dans le cas du musicien marocain, la discussion s'est nouée autour de la musique

spontanément, ce qui a permis la prise de contact. Si nous avons posé comme thématique « habiter la goutte d'or », il est probable qu'il n'aurait pas intégré l'échange, jugeant qu'il est trop jeune à la goutte d'or pour pouvoir en parler légitimement. À l'inverse, il s'est retrouvé en situation d'apprenant, nous expliquant la musique chaabi, faisant

une démonstration de banjo. Cela a rééquilibré la relation d'interaction par rapport à la situation de départ dont nous avons davantage les codes. Le fait de poser un thème aurait sans doute été une manière de circonscrire l'échange à nos codes, comme pour conserver l'avantage.

DISCUSSIONS

Nicolas Guerrier : En quoi ça répond aux premières problématiques dont tu parlais par rapport à la guitare et la scène et par rapport à la médiation culturelle ?

Jérémy Cordonnier : Par rapport à la médiation culturelle je me pose la question : est-ce que plutôt que de dire « il faut des médiateurs culturels, des individus qui soient là pour accueillir et accompagner les publics vers les œuvres », est-ce qu'il ne faudrait pas poser la question différemment en disant qu'il faut des situations qui soient médiatrices, des situations que chacun peut s'approprier pour cheminer individuellement et collectivement ?

Pour reprendre l'exemple que je citais dans le document de préparation à cette journée, à l'Echomusée l'autre jour, il y a une petite black qui vient voir Jean-Marc et qui lui dit : est-ce que je peux amener ma maman et ma tante à regarder l'exposition sur l'Afrique ? La situation a été créée depuis des années parce que cette petite-fille fait partie des groupes qui viennent à l'Echomusée pour organiser des sessions de danse collectives entre copines en prenant un petit coin de la salle du fond, en autogérant un atelier informel où elles échangent et travaillent leurs pratiques.

Sur la question de la scène ou de la guitare, artistiquement je me retrouve plus dans ces configurations collectives de création, il n'y a pas une position de surplomb de celui qui est « sur » la scène par rapport à celui qui est « dans » la salle. C'est peut-être parce que j'ai peut-être la fâcheuse tendance à penser que l'art peut être au service du politique mais, s'il doit être au service du politique, ce n'est pas forcément en faisant des grosses scènes où des gens sont en train d'asséner un message en face de consommateurs de spectacles qu'il aura une fonction politique. C'est peut-être plutôt dans des espaces circulaires où même celui qui ne sait pas jouer d'un instrument pourra lire un texte, taper dans les mains ou avoir l'impression d'être actif et participant de la situation qui se produit. Il existe des configurations de l'espace qui permettent davantage un échange culturel. Bien sûr, dans ces soirées à l'Echomusée, on est plus loin de la « perfection » d'un spectacle bien ficelé et calibré,

mais on entrevoit sans doute plus la personne dans son intégralité, qui passe des hésitations aux fulgurances, qui navigue entre le « je » et le « jeu ».

À mon sens, ces formes circulaires sont plus propices à un travail de la culture, c'est-à-dire une situation où il s'échange des manières de penser, de sentir et d'agir, où il se construit du commun. C'est en ce sens que je parle de situations médiatrices, de situations qui permettent à chacun de participer à un travail de la culture. C'est là aussi que le fait d'envisager l'Echomusée comme un écosystème trouve son intérêt, c'est un espace qui, d'une certaine manière, répond aux différentes préoccupations que j'ai exprimé tout à l'heure, de musicien, d'opérateur culturel, de citoyen.

Christian Maurel : Cette recherche-action s'appuie sur un lieu matériellement fixe mais ouvert sur un environnement changeant, multiforme et complexe, ce qui explique qu'il serve de laboratoire pour diverses expériences et initiations tant en matière de recherche que de politiques publiques. Deux concepts me paraissent particulièrement essentiels au regard de la portée de cet espace hybride qui caractérise souvent les équipements de proximités (centres sociaux, MJC, Maisons de quartiers) : la médiation et le développement.

Ce sont les situations et les personnes qui y sont impliquées qui font œuvre de médiation plutôt que des personnes institutionnellement estampillées pour remplir cette fonction. Les situations obéissent toujours à des logiques d'acteurs même quand elles sont provoquées de l'extérieur, ne faudrait-il pas mieux parler de « médiation » ? Ces situations de médiation ne sont cependant pas spontanées et ne sortent pas de terre comme des champignons. C'est le résultat d'un travail et d'une longue patience à l'image de Jean-Marc Bombeau dont l'Echo-musée est un « prolongement de lui-même », « chambre d'écho des cultures en présence, lieu névralgique du territoire à l'instar de son animateur » (Textes préparatoires au séminaire). Pour parler comme Paul Blanc, ancien directeur de la MJC « Croix des Oiseaux » dans les quartiers Sud d'Avignon avec lequel

Jean-Marc Bombeau semble partager quelques points communs, il s'est créé une sorte de « climat de confiance généralisée » qui rend possible ces espaces hybrides et ces situations de médiation. Comment se crée cette confiance ? Elle ne se décrète pas. Étonnamment, ce qui perdure (la confiance en des lieux et en des acteurs sociaux) est condition de possibilité du changement, ouvre d'autres possibles. Ici, ce qui peut être identifié comme un « espace populaire de création culturelle » me fait immédiatement penser aux « Scènes culturelles de proximité » initiées par les MJC des Pays de Loire, lieux de confrontation de la démocratisation et de la démocratie culturelles, de travail culturel du quotidien et de l'événementiel, de l'émergence, de la divergence et de la convergence....

L'Echomusée est un espace à la fois de développement (social, culturel), de déploiement et de dépliement (des espaces, des contraintes, des contradictions...). La Goutte d'Or est un concentré de la diversité, de la richesse mais aussi des contradictions planétaires. Déplier la Goutte d'Or c'est aussi un peu déplier le monde. Comme son Echomusée, elle est un espace hybride entre l'infiniment petit (l'individu qui est cependant à lui seul tout un monde) et l'infiniment grand (l'espace planétaire). Ce déploiement et ce dépliement concernent l'individu lui-même qui n'est pas face au social, en accord ou en contradiction avec lui mais qui comme le dit Bernard Lahire, est lui-même « ce social replié en lui » avec ses potentialités et ses contradictions. Ici, ce dépliement et ce déploiement, à la fois du social et de l'individu, ne sont possibles que parce que l'Echomusée est un espace hybride entre le privé et la vie collective. S'il était un nouvel espace privé ou un espace collectif qui imposerait, en passant la porte, que l'individu se déshabille de ce qu'il est, il ne pourrait prétendre à aucune capacité de médiation, de déploiement, de dépliement et donc de développement individuel et collectif, encore moins de recherche-action à comprendre ici comme démarche d'élucidation à la fois de soi et du monde. Cet espace et ses modes d'action perdraient alors toute capacité épistémologique (production de nouveaux savoirs) et praxéologique (transformation sociale et politique, émancipation, nouvelle puissance d'agir).

Georges Goyet : Dans nos échanges un mot n'est pas apparu, celui de développement, développement personnel, développement d'un collectif, développement d'un territoire. Pour la construction de mes scènes d'intervention en recherche-action j'ai en tête un petit

modèle de mise en relation de ces trois échelles de développement.

Je tente de révéler, formaliser, construire des liens entre le développement de chacun, le développement de chacun dans le développement d'un acteur collectif auquel il appartient, le développement de cet acteur collectif dans un projet de territoire. Ces tentatives de saisie des relations, des interactions et de leurs évolutions entre ces trois échelles d'espaces de développement sont bien sûres partielles. À mes yeux, elles sont néanmoins essentielles pour viser à être au plus près du vivant avec lequel, par lequel nous agissons. Elles réduisent le danger d'être « hors-sol » et peuvent nous aider pour être « à cru » avec les problèmes en traitement dans le paysage constitué.

Cet élément méthodologique – un parmi d'autres – relève d'un référentiel écosystémique comme vous le devinez. Ce référentiel explore une transition entre le référentiel académique dominant encore positiviste et le référentiel éco-constructiviste. Petit à petit se constituent un penser et agir en complexité, un penser, agir et dire dans le PRÉCAIRE, INCERTAIN, ce que j'appelle le PADA (le penser, agir, dire autrement).

Pour certains dont je suis, cette transformation de nos modes de penser et agir est déterminante pour espérer faire face aux défis, enjeux auxquels se trouve confrontée l'humanité. La recherche-action est un symptôme de cette transformation.

Donc dans cette transition paradigmatique, cette émergence de nouvelles boîtes à outils n'est pas construction de vérité mais aide à la navigation exploratoire, à la construction progressives de nouvelles réalités pour être mieux en prise avec le monde, ce qu'il est devenu, ce qu'il risque, ce qu'il peut devenir. Comme dit Jean-Louis Le Moigne nous nous inscrivons dans « l'insistance des questions » plutôt que dans « l'assistance des solutions ».

A propos des risques, toutes nos façons de penser, nos systèmes de gouvernance sont construits implicitement sans frontières quant aux ressources, aux possibles potentiels, et ce depuis des siècles et des siècles... Un des défis auxquels nous sommes confrontés serait celui de contribuer à un saut qualitatif dans le processus d'humanisation. L'homme, espèce animale qui a une capacité symbolique va-t-il être capable de sortir d'un dispositif de saisie du monde et de rapport au monde sans frontières pour s'installer ou pas dans la perspective d'un

écosystème global LIMITE ?

Dans ma petite activité, dans mon petit village, dans mon quartier, dans une recherche-action je tente de ne pas faire abstraction de cette contextualisation. Tout se tient, est en interaction.

Problème : entre ce qui se passe dans mon appartement et le devenir de la niche écologique de la planète terre, comment fait-on les liens car c'est EXORBITANT – au sens littéral, cela nous projette hors de nos orbites traditionnelles. Nos échanges peuvent nous aider.

Hugues Bazin C'est intéressant de ré-interroger cette notion de développement qui est aujourd'hui un fourre-tout et qui ne pose plus vraiment d'enjeu. Nous parlons de dépliement parce que nous réfléchissons toujours en termes d'espace. L'espace peut être plié ou déplié, c'est une manière d'aborder le rapport du local au global. Quand nous regardons la Goutte d'or, nous sommes à la fois sur un plan très localisé, un quartier, une superficie limitée et à la fois dans une dimension totalement mondialisée. La Goutte d'Or c'est un monde en petit. Ce dépliement c'est une manière de dire, l'espace peut être plié, c'est le quartier, ou être déplié, c'est le monde. Et finalement c'est la même qualité de l'espace, nous

pouvons y voyager, développer une expérience.

Georges Goyet : Ton propos sur le dépliement me fait penser à une formule très intéressante de Bernard Lahire. Il dit de l'individu qu'il est sujet replié et déplié. Il est constitué de social et le social c'est de l'individu déplié. Quand on fait de la recherche-action on sollicite les personnes, on met à contribution du dépliement et du déploiement de l'individu, l'individu n'est pas face au social, il est déjà le social lui-même.

Hugues Bazin Modestement ce qu'essaie de faire l'Echomusée, c'est une forme de dépliement du quartier. En ce sens, ce lieu « fait culture », il ne fait pas « de la culture », justement parce qu'il n'est pas estampillé « culturel ». C'est ce que nous essayons à travers l'espace hybride de définir, ce qui est une autre manière de parler de ces pratiques de l'espace.

On n'a pas épuisé le débat mais ce n'était pas le but du jeu, mais plutôt de mettre en visibilité le processus en train de démarrer, on espère que ça vous a donné aussi envie d'y participer là où vous êtes.